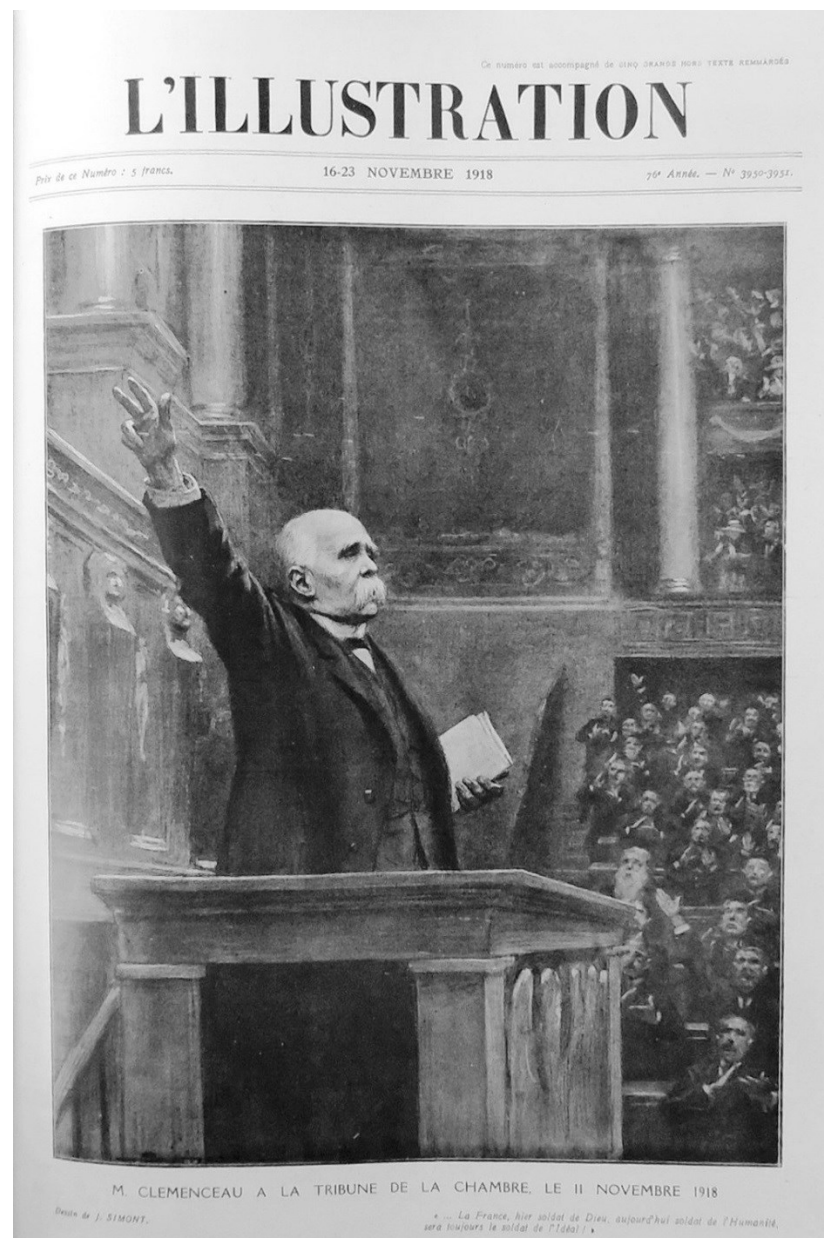


16-23 NOVEMBRE 1918





154 — N° 2602-2603

L'ILLUSTRATION

16-23 NOVEMBRE 1918

En ouvrant ce numéro et en découvrant ses grandes gravures supplémentaires hors texte, nos lecteurs excuseront son retard. Ils comprendront que nous nous sommes efforcés d'imprimer pour eux, en cette fin d'année 1918, mieux qu'un numéro de Noël, un Noël du Vainqueur.

Il n'était pas possible, à court qu'il est le chômage de fête auquel nous bien droit le personnel de nos ateliers, de faire paraître à sa date le numéro ordinaire du 16 novembre. D'autre part, la pénurie de papier, qui impose aux journaux quotidiens les restrictions que l'on voit, nous interdisait cette année de publier un numéro d'une importance exceptionnelle sans épuiser effectivement deux numéros en un seul. Enfin, il nous a semblé que nos lecteurs eussent bien de trouver réuni, et présentés sous une seule et même couverture, les deux numéros de la semaine, des hors-texte précieux à consulter. Sans entrer dans plus de détails, nous en avons assez dit pour expliquer le parti auquel nous nous sommes arrêtés : remplacer les deux numéros du 16 et du 23 novembre par un numéro double, paraissant entre ces deux dates, et auquel s'ajoutent cinq grandes gravures remanées.

Quatre de ces gravures sont des portraits inédits, tirés en héliogravure, des quatre hommes qui ont été les grands artisans de la victoire finale (1) :

LE PRÉSIDENT WILSON
M. GEORGES CLÉMENTAUX
M. LLOYD GEORGE
LE MARSHAL FOCH

Le cinquième hors-texte est une aquarelle en couleurs peinte d'après nature dans le cabinet de travail d'un général français, et qui peut être considérée comme le BUREAU DE LA VICTOIRE.

Ce numéro, qui contient en outre 42 pages de texte et de gravures en noir ou en couleurs, se vend 5 francs.

Les abonnés le reçoivent sans augmentation de prix.

Le prochain numéro paraîtra le 30 novembre. A cette date, l'exécution des clauses de l'armistice aura commencé. Nous serons en Alsace et en Lorraine. Les Belges seront à Bruxelles, à Aversa et à Liège. Puis viendra l'occupation du Palatinat, de toute la rive gauche du Rhin et des îles de pont qui nous sont assurées sur le Rhin.

L'illustration publiera, sur cette magnifique marche militaire, hypothèse d'une victoire chèrement achetée, les échos de ses envois spéciaux, les photographies de ses correspondants et des opérateurs officiels. Et c'est avec ces pages exaltantes que s'achèvera notre Collection de Guerre.

Puis, reculant, avec la Paix, la beauté et l'abondance des papiers, la qualité des gravures et des tirages, la variété des sujets et l'illustration sera de nouveau, en 1919, une abondante et belle publication de littérature, d'art et de progrès.

(1) Rappelons qu'un portrait du maréchal Joffre, dans le même format, a été publié par L'Illustration du 21 mai 1918.

LES GRANDES HEURES

LE PRÉSIDENT WILSON

L'armistice est signé.

La valeur surhumaine des soldats-géants de l'Alliance a forcé la Victoire à descendre des cieux pour couronner notre sublime effort et sanctifier nos sacrifices.

Les Héraldiques du Droit, de la Justice et de la Liberté dont nos couleurs et celles de tous les drapeaux de la plus grande des Croisades sont le fidèle emblème, palpitent dans l'air immaculé.

Un recueillement ineffable envahit le monde où s'avance avec fierté la Paix, la glorieuse au fourreau, mais toujours armée, et dont la robe, pour longtemps encore, sera bleue d'horizon de guerre.

Les jeunes hommes éparpillés, qui avaient fait le don de leur existence à la patrie, en reçoivent avec étonnement la restitution. Les femmes, qui si longtemps furent seules, ouvrent à l'avance leurs bras où les revenants se jettent du même élan qu'à la bataille.

La moitié des mères cesse de trembler; l'autre moitié continue de pleurer, mais autrement, avec des yeux d'où jaillit un éclair de joie, et toutes, se rapprochant, les épreuves, les ménages, ont à travers leurs larmes et leurs sourires la même regard. Les enfants se gravent sous le front et les lèvres entières d'images, de souvenirs fabuleux, et les vieillards disent : « Enfin ! » n'étant plus fâchés de mourir.

Mais ces premiers moments d'émotion, poignants et insensés, de stupeur presque religieuse, une fois épuisée, la pensée, rassérénée, se dégage. Avide de s'expliquer et de comprendre, elle explore à nouveau, d'un seul coup, et s'efforce d'embrasser le champ tranquille des années qu'elle a dû parcourir. Après avoir subi la première carcade de la victoire, et commencé d'en goûter les effets, elle remonte à ses causes, elle est irrésistiblement entraînée vers ceux qui l'ont voulue et obtenue, qui en ont été les organisateurs et les conquérants, à qui elle peut crier : « Je vous la dois ! »

A côté des soldats, au premier rang et au même titre qu'eux, au sommet de la phalange sacrée où se détachent les figures glorieuses de

Clémentaux, de Foch, de Joffre et de Lloyd George, se dressent, indistinctement scellées pour la Postérité, celle de Wilson.

Dans le monde entier on le connaît, — sans l'avoir vu. Tous les hommes qui réfléchissent, donc d'une âme agissante, ayant pour vain but de vivre en hommes vraiment dignes de ce nom divin, ont, au delà même de leurs yeux, le portrait de ce « surhomme » développé sur la plaque sensible de leur esprit et accolé au mur de leur conscience mentale. Depuis quatre ans, grave, profond et souverain, il a présidé à l'accomplissement aux iniquités, aux angoisses, aux alternatives de crainte et d'espoir, de doute et de certitude, que sa physiologie démentait l'insupportable déclinait en nous. Il a été, durant cette guerre, le visage central vers lequel se sont tournés le plus souvent les regards. Nous le regardions comme un cadran. — Que dit Wilson ? — Que pense-t-il ? — Que fera-t-il ? C'était le questionnaire quotidien des peuples, la préoccupation de tous et de chacun. L'éloquence de son langage était universelle et individuelle autant que devait l'être celle de sa parole ainsi propre à régler les multitudes qu'il convaincront la parole.

Quand nous serutions ce masque ferme et long, d'une maigreur austère et céleste, d'une puissance obscure et glorieuse, ayant la résistance et la loyauté du roc, nous percevions qu'il fait le plan en nous des sentiments et du caractère de l'homme qui le possédait. Ce fut, solide, profond, où se concentraient le labeur d'une intelligence magistrale et perpétuelle, la barre des sources droites soulignant la volonté, le bien d'un de mer et d'acier des yeux aigus et méditatifs, la fermeté du regard ayant à la fois l'ambition, la tendresse et l'impétuosité de l'idéal, regard de rêveur scientifique, cette bouche retentante, aux lèvres découpées pour le Verbe de la loi, ce grand menton fait pour être bien en main dans les circonstances décisives comme la crasse du revolver au poing du Yank, toutes ces accentuations annonçaient et garantissaient le Justicier prédestiné dont nous attendions la venue.

Quelle splendeur ! Sans accidents, sans atermoiement, sans ride de ce qui parfois — même excellent — se signale et se gonfle en Amérique par l'excès, sans avoir eu besoin de distraire ou de surmonter le monde avant de le gagner, Wilson le remplit tout à coup, nous le du bruit et du vain fracas de son nom, mais du sérieux et formidable retentissement d'idées que celui-ci prolonge.

Dès les premiers jours où il a pris — pour lui seul — son parti, il s'indigne et se pose en arbitre, en juge. Il ne le dit pas, il le montre, il le prouve. Son doute-t-il lui-même au début ? N'y fut-il pas conduit par la violence logique des choses autant que par l'opinion rigoureuse et les transformations d'un devoir colossal qui se déculait et s'élargissait encore au souffle croissant de la tempête ? On peut le supposer ; et comment ne pas le croire ? Toutes ses résolutions s'engendrent dans un déclenchement spirituel et moral d'une dynamique inouïe où les considérations les plus hautes, les plus profondes, les plus fortes, les plus hardies et les plus mesurées, prenaient la forme et l'énergie coercitives qu'ont les rouages des machines de puissance, construites pour un rendement extraordinaire et déterminé.

Ainsi Wilson, après avoir été théoriquement le philosophe, l'apôtre et le serviteur fidèle de la Justice, fut-il amené par les événements prodigieux où sa position lui donnait un rôle prépondérant, à se constituer, dans la plus difficile des pratiques, l'artisan dévoué, le mécanicien, le détenteur et l'appliquateur rigide de cette Justice indispensable au gain de la Victoire et à la conclusion de la Paix.

Avec quelle volonté, quelle sûreté de manœuvre, de pensée, de moyen, de plume et de parole, quelle dignité, quelle pureté de conscience, quelle largeur et quelle vigilance de l'esprit, quelle charité du cœur, quelle générosité d'âme il a rempli la mission dont il n'avait pas craint, en face de tous les problèmes les plus serrés du présent et de l'avenir, d'assumer la responsabilité... nous l'avons vu ! nous l'avons aimé ! Nos descendants s'en émerveilleront à leur tour et cela restera une des magnificences de l'Histoire.

Le président Wilson apparaîtra, plus tard, dans la poésie des âges futurs, ainsi qu'un Dante dont il avait le profil légendaire, et guidant avec précession dans les Cérèles infernaux, le long du gouffre où elle risquait de tomber, la Béatrix en robe blanche qui s'appelle la Paix.

Il a voulu la Paix. Pour la chercher, l'attirer, la rapprocher, la préparer, la faciliter et la rendre conforme à toutes les exigences d'honneur et de sécurité que l'on réclamait d'elle, il en a fait la fanatisme tranquille du Bien. Et s'il a réussi dans cette tâche qui semblait insurmontable, c'est qu'il n'a voulu la Paix que par la Justice et pour la Justice. C'est pour la Paix et pour la Justice qu'il a fait la guerre. Toujours est homme de la Loi, ce juriste du Sinai, ce Salomon du Droit et de

16-23 NOVEMBRE 1918

L'ILLUSTRATION

N° 2602-2603 — 155

Devoir à tout subordonné, sa propre conduite et celle des Etats dont il était le représentant absolu, la direction de la politique et de la guerre, et tous les embarras et toutes les questions de tout ordre, à ce sentiment exclusif et dominateur de la Justice. Il en fut possédé comme d'un bon démon. Ne vouloir et ne faire en tout que la Justice. La vouloir et la faire entière ou du moins aussi complète qu'il est possible humainement parlant... Une pareille disposition, intellectuelle et psychique, soutenue par des convictions et des croyances escarpées, inaccessibles, pouvait seule communiquer à ses décisions la force sereine et l'autorité qui les imposent.

Chose étonnante, et significative : il s'était tellement attaché à cette œuvre fondamentale, il la pratiquait avec un si parfait scrupule de conscience, un si bel emploi de la raison, un si calme et incessant recours à la sagesse, une telle mesure dans les idées et les termes, avec tant de méthode, de prudence, d'ordre et d'ampleur qu'il en paraissait quelquefois presque détaché... Il n'avait pas besoin de passion, de colère et de fracas pour faire entendre le grondement, égal et avertisseur, de sa pensée. Nul appareil de théâtre, aucune ostentation, mais une manière biblique. Ni grands gestes, ni grandes phrases, mais des mots, de valeur essentielle et de poids, qui se sont des actes formels, des articles de traités, des principes, des règles immuables, des décrets, et qui ont pu peser la balance en tombant dans un de ses plateaux. Tout cela, nous le savons point de le répéter, avec la plus noble et démocratique simplicité, dans un fauteuil de bureau pour trois, entre le téléphone, la machine à écrire et la lampe de travail, ce qui n'empêchait pas que, plus tard, et même de son vivant, il n'ait sa statue sur maintes places de ces Etats-Unis auxquels il a si inculqué, en face du grand fleuve qui menaçait le monde, la pleine révélation de leur devoir, et qu'il a rendus plus Unis encore dans les nécessités et les périls de la guerre.

Ces statues d'Amérique, et de France, et d'Angleterre, et d'Italie, et de partout... ne le montreront pas botté comme Washington ou notre la Fayette, en habit militaire, à cheval, et l'épée haute, mais à pied, debout et plus grand ainsi qu'équestre.

Il ne brailait pas une arme, mais il aura, telle la Liberté de Bartholdi, le bras levé et haut tendu au-dessus des continents et des mers, dans le même geste consacré, qui sert à tenir un rameau d'olivier, un hurleur, ou un flambeau.

Avant qu'elle soit dressée dans le marbre et le bronze, frissons des aujourd'hui, et saluons intérieurement, dans le temple de notre gratitude, l'image impérissable et vénérée de cet homme immortel. Gloire au président Wilson, grand prêtre de l'Idéal et grand sociétaire des Nations, bienfaiteur de l'Humanité, pasteur de la Victoire et législateur de la Paix... qui ne respirait jamais que la Justice dont Dieu lui donna la religion, l'amour... et le génie !

HENRI LAVAYEN.

LE 11 NOVEMBRE 1918

LECTURE DE L'ARMISTICE A LA CHAMBRE FRANÇAISE

Mardi, 11 novembre.

Le mardi 4 août 1914, en sortant du Palais-Bourbon où — les yeux pleins de larmes, le cœur lourd d'angoisse mais plein d'espoir aussi — je venais d'assister à la séance au cours de laquelle, dans une grave commotion, les représentants du pays, les mesures de guerre furent votées, je m'étais promis de n'y plus revenir que pour la séance de la Victoire.

J'y suis retourné hier. Hélas ! avec quelle douleur dans l'allégresse et quelle impression de solitude au milieu de la foule en jolies larmes, ce cœur de soldat d'une farouche et incessante bataille, combien de larmes sont mortes pour que la France ne meure pas et pour que, en un jour d'apothéose après tant de souffrances, la Victoire rayonne au-dessus de la France qui l'a si bien méritée, et qu'elle s'embrasse sous les voiles du Palais-Bourbon ! Quel long exode enroulé à nos épaules dans la foule ! Mais aussi avec quelle émotion, quel angoisse de cette journée glorieuse, nous les avons entendus palpitier !

Et ce tracasse après-midi d'août 1914, pour nous rendre à la Chambre, nous vivons dans le silence des rues aux boutiques closes, dans le silence de Paris, soudain vidé par la mobilisation, renoué des femmes aux traits bouleversés, aux regards d'angoisse, émus, quelques cortèges de volontaires étrangers qui, derrière le drapeau de leur pays, allaient s'engager au lieu de se battre pour la France, et, nous nous trois couleurs, pour la liberté du monde. Paris était fermé et silencieux. Mais le drame se jouait sur un théâtre mortel, portait une oppression. Hier, au contraire, ce n'était que regards de joie et d'espérance. Dans la grande dorée d'une douce journée d'automne — que le bonheur de tous faisait braver, plus lumineuse encore — au bout en bas des maisons, les vitres s'étaient fissurées de son grand parvis. A tous les étages des plus hautes rues les drapeaux de fête flottaient à la foule dont l'enthousiasme s'élevait au spectacle de la fraternité parvenue.

Multitude crue de courtoisie et de rubane qui marche droit devant elle, pour se parer le soir, les heures d'été en contact avec l'air. France tout reluisant de la même espérance et de la même joie. On échange des paroles heureuses, des

sourires échauffés. Un grand ami suit tous les cours. On ne sait guère de l'un va. Mais chacun de ces manifestants est si sûr de l'immense bon de se laisser emporter vers les statues de Strasbourg et de Lille.

De cette foule qui fait comme un grondement ininterrompu d'obéance, en mille endroits des chars s'élevaient. Tandis que l'on le crie des grandes heures nationales, la Marcelline partait partout. Tout à coup, dans le chaos d'allégresse, des cortèges s'improvisaient autour d'un drapeau qui brandit à l'impétuosité, qui promettait. En un immense élan fraternel, des hommes, des femmes, qui tout à l'heure se se connaissaient pas, se prenaient bras dessus bras dessous et, en chantant, font dans la foule une troupe pour le pèlerinage aux statues. Au milieu d'une telle cohue il se trouve toujours quelques tambours, quelques clairons impatients de battre ou sonner le rythme de cette allégresse.

O Michel, qui avec tant aimé la France et si bon parti de ses grands Français, que n'êtes-vous encore là pour écrire, avec votre ardent lyrisme, le poème de cette fraternité nationale !

Plus loin, des ruelles s'organisent autour d'un poêle d'embrasement, d'un tonneau ou d'un Andriau interloqué. Puis vont des marins qui, les bras liés à ceux de françaises Bretonnes dont les coiffes voltigent dans le tourbillon, s'ouvrent dans la foule un chemin en dansant la « rouille » de chez eux.

Mais place à ce pesant et magnifique cortège ! Voici que, de la fourmilière en remue autour des trophées conquis sur l'Allemagne et rassemblés sur la place de la Concorde, une grappe humaine fonce, traînant, avec des cordes auxquelles deux cents manifestants s'agrippent, un canon boche où sont juchés les enfants et des femmes et, en chantant, on va traîner par les rues !

Au bout du Palais-Bourbon une foule s'élève d'enthousiasme et de bonne humeur. Elle sait bien qu'elle ne pourra pas pénétrer et qu'elle ne verra rien. Elle tient du moins à être là pour s'associer au grand acte national qui, tout à l'heure, va s'accomplir. Un mur en a séparé le peuple français qui ne pouvait tout entier pénétrer dans la salle. Mais il était présent. De toute son âme il communiât avec les acteurs de l'impressionnante cérémonie du dedans, qui furent vraiment les porte-parole de son émotion et de sa ferveur.

Et nous voici dans la salle des séances. Les galeries s'emplissent. Je suis là au moment où les portes s'ouvrent. Les premières personnes qui apparaissent dans les diverses tribunes sont trois femmes en grand deuil, leurs déhiscences ou vœux qui viennent chercher une consolation à leur douleur dans la proclamation solennelle des résultats que le sacrifice de leurs chers disparus a permis d'obtenir ! Il n'y a pas de tels hasards. Ces grands voiles noirs se trouvant là au premier rang parce qu'il était nécessaire que le souvenir des morts, symbolisé par eux, plût sur l'assemblée.

Tandis qu'arrivent les représentants de la Nation et que M. Paul Deschanel, accueilli au salon de la Paix par une longue acclamation, se lève pour le préambule et le suit, monte, grava, très ému, à son fauteuil de président, l'écho le souvenir de la séance du 4 août. Je retiens, comme s'il était hier, la ferme, la douloureuse, la confiante déclaration de M. Viviani, rappelant les vexations et les menaces dont pendant quarante-quatre ans nous avions souffert, et notre patience si méritée, donnant les preuves de l'agression prémeditée dont nous étions victimes.

C'est le cœur halétant, avec des larmes plein les yeux, que nous l'écoutons nous dire le concours naval, modeste, mais tout de même bien précieux, que déjà nous promettait l'Angleterre (on ne savait pas encore, à ce moment-là, que la Belgique serait envahie et que cette violation du Droit mettrait foule la Grande-Bretagne debout avec toutes ses forces).

Je revois encore les six cents députés se levant — le vœux révolutionnaire Vaillant, le tout premier — à chacune des phrases qui parlaient de la France, de l'Alsace-Lorraine, de la Belgique, de la Serbie, de la Russie, dont les ambassadeurs occupaient la loge diplomatique. Quelle émotion poignante ! Vraiment, ce jour-là, la politique fut absente de cette salle. L'esprit d'« Union sacrée » a, dont le chef de l'Etat, M. Raymond Poincaré, venait de trouver la noble formule, régnait dans tous les cœurs. Le drame était providentiel. Les premiers coups de canon allaient retentir. Nos soldats, continuant d'affluer aux gares, couraient vers la frontière. On attendait, le cœur battant, le mystère des premières batailles. J'ai encore dans ma mémoire, dans nos morts, la brève et magnifique tirade qu'improvisa M. Viviani lorsque, après être allé lire au Sénat la même déclaration, il revint à la Chambre, et la patibulaire allocution, à la fois recueillie et étonnée, de M. Paul Deschanel. Après qu'il eut commencé le lourd silence de la volée des armes. Heures tragiques ! Séance dont on sortit le cœur brisé !

Mais, hier, ce fut le soulagement et l'allégresse. Les clauses de l'armistice ne devaient être lues aux Chambres françaises qu'à l'heure où la Chambre des Communes pourrait être informée, c'est à 4 heures seulement que fut faite l'annonce commémorative. En l'attendant, les députés poursuivaient leur travail habituel selon l'ordre du jour. Une légende raconte, ayant indiqué qu'on n'avait guère l'esprit qu'à l'armistice. M. Paul Deschanel, assis comme en 1914 au fauteuil présidentiel qu'il occupa depuis quinze ans avec une grande dignité française, avait qu'il s'agit de projeter de loi en faveur du peuple et que ce sera celle de son discours ou un peu mieux, l'Assemblée réelle se verra et l'auditoire des tribunes, malgré son frémissement, se résigne à l'attente.

Soudain voilà que grandit une rumeur. Des milliers d'étudiants, de femmes, d'ouvriers, pensant bien que M. Clemenceau passerait par là pour venir, ministre de la Guerre à la Chambre, se sont massés place du Palais-Bourbon et dans les rues avoisinantes. La formidable pousse de cette foule, contre laquelle on ne peut rien, la pousse dans la cour du Palais qui s'ouvre vers la rue de Bourgogne. Elle chante la Marcelline. Elle soulève et réclame, elle menace. M. Aristide Briand, qui se trouve là, lui jette quelques mots magiques. M. Paul Deschanel, accouru pendant une suspension de quelques minutes, a dirigé d'un geste la foule vers le statut de Strasbourg. M. Clemenceau, se montrant à une fenêtre pour arrêter cette interminable oration, lui conseille paternellement, avec modestie, de crier : « Vive la France ! »

Puis la séance est reprise. Tous les députés sont là, mais on débute dans

456 — N° 2652-2653

L'ILLUSTRATION

16-23 NOVEMBRE 1918

l'hémicycle. Désireux d'éviter une entrée théâtrale, M. Clemenceau se glisse dans cette fourmilière. Les regards se tordent pas à l'y découvrir. On reconnaît son crâne rouillé, son regard noir, mobile, dur, aigu. La foule des députés s'ouvre alors devant lui. Il entre d'un pas tranquille, d'une allure très simple. Une formidable, une longue clameur de reconnaissance, d'admiration, d'amitié, l'accueille. Les parlementaires, les invités des tribunes se sont dressés et applaudissent sans fin.

Lui, de ses mains gantées de gris, fait, simplement, gravement, de part et d'autre de sa tête puissante, un geste pour écarter tout d'hommage. Il est depuis longtemps assis, immobile, très calme en apparence, mais en réalité profondément ému, que l'acclamation dure encore. De tous les bancs, des députés viennent lui prendre la main et le remercier. Le socialiste Jean Bon après l'abbé Lenoir. Symbole d'un sacré qui est très applaudi.

Ayant élevé ses éternels gants gris — qui désormais font partie de son personnage comme la casquette de laine dont il se coiffe dans son cabinet, ou son chapeau cabossé des visites sur le front — il tire de sa poche le texte de l'amnistie. Long calice plus en deux et protégé d'une couverture en papier vert : l'espérance, l'avenir ! Et le voici qui, lentement, se dirige vers la tribune.

Malgré son incomparable maîtrise de lui-même il est très ému. Il sent que, en ce jour de dévotion, il peut se laisser aller à son émotion. Ceux qui connaissent bien ses gestes, sa voix, ses expressions de physionomie, se rendent compte qu'il en est brisé. Le matin, quand il a eu entre les doigts, d'un geste, cet amnistie qui venge nos morts, qui réalise toute notre espérance, lui, que personne n'a jamais vu pleurer, il a versé des larmes ! Lui, seul survivant des protestataires de l'Assemblée nationale qui, à Bordeaux, jurèrent fidélité à l'Alsace-Lorraine, il a tenu le serment solennel ! Il sent autour de lui tous les vœux compagנים de son espérance. Et notre cœur les met à leur place à son côté. Larmes qu'il est beau d'avoir versées.

À la tribune encore, sa main levée demande le silence. Et, d'une voix que l'émotion frangait, il profère de cette fermeté unie des années pour supplier qu'on la prolonge pour le bien du pays :

« Frères-mesieurs les uns aux autres, en un pareil moment, la France de toujours travailler de toutes les forces de notre cœur au bien public. »

Violentement, en ce magnifique jour de la vie française, M. Clemenceau s'attachait à être plus simple et plus sobre encore que de coutume. Autant que possible ce grand orateur cherchait, en ses minutes, à ne pas faire d'éloquence. Il veut laisser parler le texte historique.

Son lorgnon, ajusté, la couverture verte rabattue, il communique d'une voix nette, sous la sécheresse éternelle de laquelle on sent gronder l'émotion contenue, le défilé des articles prévoyants et nécessaires qui, par leur sévérité, nous garantissent pour plus tard la paix que nos soldats nous ont conquise et dont la France a besoin pour préserver son pacifique bonheur.

A mesure que cette succession bien ordonnée de verrous se présente à nos esprits, on a le soulagement que donne toujours un travail longuement mûri, conçu avec clarté, avec une tendre précaution pour la sécurité présente et future de la France, où rien n'est oublié ni laissé au hasard.

Chaque claque de ce travail d'armistice est fermement applaudi. Et toute l'assemblée, soulevée par l'enthousiasme, le bonheur et la reconnaissance, se met dix fois debout pour mieux saluer au passage les articles qui nous assurent les meilleures satisfactions et les plus précieuses garanties :

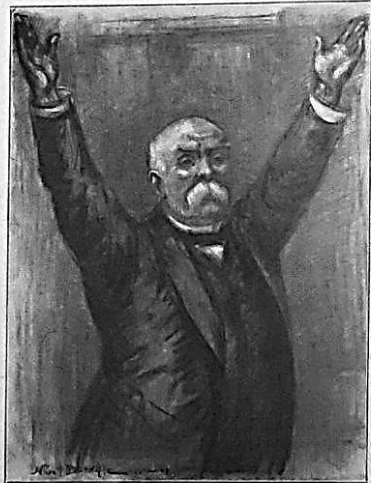
« Le feu cessé ce matin sur tout le front à 11 heures », déclare M. Clemenceau comme l'un pousse un cri de délivrance.

Désormais plus de morts, de mutilations, de deuils nouveaux ! C'est la fin du cauchemar. Et voici qu'en plein défilé de ces articles le canon se met à tonner de minute en minute. Il ponctue solennellement chacun d'eux. Comme il résonne sous la voûte du Palais Bourbon ! Mais il sonne plus encore dans tous les cœurs. Puis en tête du défilé dans la restitution immédiate de l'Alsace-Lorraine, le retour non moins rapide de nos prisonniers civils et militaires, la capture des avions et des sous-marins meurtriers, l'occupation de la ligne du Rhin et des grandes villes qui en marquent les plus dangereux passages.

Tout le monde se lève encore et frénétiquement applaudit, lorsque, de sa voix ferme, avec une sobre fierté dans l'accent, il rappelle que c'est par la force de ses armées victorieuses que la France s'est libérée, et lorsque, pour mieux signaler à la gratitude des représentants du pays le chef glorieux et glorieux qui dirigea la délivrance, il jette comme un coup de clairon le nom du maréchal Foch au premier rang des signataires de cet acte.

Alors, le cahier vert refermé et, le lorgnon abaissé, M. Clemenceau, qui s'est jusqu'à présent dispensé de tout commentaire à de telles clauses si justement impitoyables, ajoute simplement, de toute son âme qu'on devine brisée par la sublimité de tels événements et de telles heures, comme si d'autres paroles étaient superflues, ces quatre phrases qui scellent encore l'impérissable voûte du canon :

« Au nom du Peuple français, au nom du Gouvernement de la République française, j'envoie le salut de la France une et indivisible à l'Alsace et à la Lorraine retrouvées. »



M. Clemenceau à la tribune. — Croquis de Jean de Noll-Dorville.

Et, avec un grand geste des bras qui porte son pieux hommage vers toutes les tombes éparpillées sur la terre de France, il s'écrie :

« Et puis... honneur à nos grands morts, qui nous ont fait cette victoire ! »

A cette minute un nouveau coup de canon leur sonne dans le silence le plus glorieux des dévotions. Et les applaudissements se font plus chaleureux encore.

« Quand nos soldats, poursuit M. Clemenceau, de retour sur nos boulevards, passeront devant nous, en marche vers l'Arc de triomphe, nous les saluerons. Qu'ils soient salués d'avance pour la grande œuvre de reconnaissance sociale ! »

Puis, dans un magnifique élan où pourtant il contient encore l'éloquence qui jaillit de son cœur si français et de son émotion profonde, il jette les bras levés au-dessus de la tête, cette constatation qui raccorde entre eux et unit dans la gloire toutes les étapes de l'histoire de notre pays :

« Grâce à eux, la France, hier soldat de Dieu, aujourd'hui soldat de l'humanité, sera toujours le soldat de l'Idéal ! »

C'est lui. Dominant son émotion, avec une grande simplicité, il descend de la tribune. Une grande partie de l'auditoire se précipite au-devant de lui, les mains essant d'applaudir pour serrer les siennes. Une garde d'honneur l'escorta jusqu'à son banc, où longtemps encore les paroles de reconnaissance lui arrivent tandis que la Chambre et les tribunes ne se laissent pas de l'acclamer.

Et voici que M. Paul Deschanel, dans une brève mais pathétique harangue, et de l'inspiration la plus élevée, au point de vue militaire, qui n'a été confirmée en tous points aux prévisions du commandant en chef. La victoire est venue inattenduement, comme il l'attendait ; les résultats obtenus en Orient et sur le front italien, les événements intérieurs en Autriche-Hongrie, puis en Allemagne, n'ont fait que braver le dénouement.

Aujourd'hui, on le sait, le maréchal Foch ne résida plus au château de B. et il y a plus lieu de faire mystère du nom de cette demeure maintenant historique. Le « Berceau de la Victoire », ce fut le château de Bombon, près de Normant, en Seine-et-Marne, appartenant au comte de Segouze.

Depuis tant de semaines que le G. Q. G. A. — le Grand Quartier Général des Alliés, celui du maréchal Foch — est établi dans ce vieux château de France, deux fois vénérable, désormais, aux yeux prévenus, combien sont passés devant lui indifférents à sa discrète beauté, sans se demander quels hôtes il abritait, sans soupçonner quelle œuvre illustre, impérissable, s'est élaborée à l'ombre de ses murs ? On l'aperçoit de la route, pourtant. Il dresse au delà d'un léger portique de treillage, à l'extrémité d'un parterre à la française bordé de nobles futaies, sa façade de briques fauves encadrées de chaînes de pierres de taille. L'architecture en est sobre, dépourvue de tous vains ornements. Mais il apparaît dès l'abord, au regard exercé, comme décomposé, coiffe d'un tout trop bas. De fait, une vue au lavis, en travers d'un plan ancien du domaine, révèle qu'il fut autrefois abrité d'un comble plus élevé, plus décoratif, agrémenté d'auks-de-bout, que quelque catastrophe subtile aura détruit. C'est le type de ce qu'on est convenu d'appeler le château Louis XIII, — encore qu'il date vraisemblablement de plus loin.

Tel quel, il semble qu'il existe une harmonie préétablie entre son aspect occupant et lui. Il est simple, calme de lignes, grave sans apparat ; il est accueillant, clair. Son plan affecte cette forme que les constructeurs définissent « en double T », c'est-à-dire, au milieu, un corps de bâtiment oblong, écarté relativement, avec deux pavillons plus étroits aux ailes. Par de hautes baies, la lumière le traverse de part en part ; quand, dans le grand salon du rez-de-chaussée, qui est son cabinet de travail, le Maréchal va, de sa table à la carte, de la carte au bureau voisin, un œil aigu pourrait, du chemin, y suivre sa fine et alerte silhouette.

Tout cela, à cette saison, l'avançant château de briques et de pierres, les bois, où les peupliers et les bouleaux, les plus frileux des arbres, se glissent déjà d'un froissement d'air, au milieu des verdures meurtries des chênes, baigne dans une atmosphère douce, blonde, et dégage je ne sais quelle indicible expression de sérénité, de confiance, de paix.

C'est le château du calme, du silence, du travail.

On traverse un coin du vallon. On arrive à une grille rouillée, toujours ouverte, entre deux piliers mous, au-dessus desquels se balancent, à un fil de fer tendu, une petite lanterne de bois où une scie adroitement découpée est deux lettres : G. G. En arrière, un décor à la Thémophile Guérin, dont les quelques automobiles de service, rangées discrètement sous les grands arbres, à l'abri d'une voûte d'ombre verte, ne parviennent pas à dissiper l'impression romantique. C'est un massif pavillon de briques et de pierres demeuré coiffé, lui, de son haut comble, couronné d'un campanile et troué d'un vaste porche en arc : une vraie porte de biographe seigneuriale, à laquelle il ne manque, pour être un peu rébarbative, que les échafaudages de garde et les machicoulis.

À gauche, contre le pied-droit de la voûte, un petit fanion : l'enseigne du commandement suprême. En avant, une douve d'eau claire et froide, qui mène tout le château. Au delà, une esplanade ensoleillée, une cour, en partie pavée, un parterre, avec des labyrinthes de buis. Devant le corps de garde, un, deux hommes, deux soldats ; un autre, à l'arrière-plan, trempe une ligne dans l'onde vive du fossé, taquine je ne sais quelles illusions frites, tapies dans des algues qui s'échevelent ; voilà toute la garde qui veille à la porte de celui qui laissera sans doute dans l'histoire le renom du plus grand homme de guerre de son époque.

J'ai traversé, accueilli avec la plus charmante bonne grâce, la pièce où travaillent les deux collaborateurs les plus intimes du Maréchal, le major général et l'aide-major général — un petit salon vert céladon, ancien salon de musique, fleurant bon le vieux, l'élégant passé de France, et meublé, au milieu de jolis bibelots d'autrefois et d'un encombrant piano à queue, reliques dans l'ombre, à l'arrière-plan, d'une mystérieuse carte verte, de serge grise, et de vulgaires tables de sapin sur des tréteaux — enfin, d'une canopée étroite : le siège familial du grand chef, aux heures de travail. Puis je me suis trouvé dans le cabinet du Maréchal. Je ne crois pas, en vérité, que le cœur m'ait jamais battu plus fort.

La salle est haute, immense, sous un plafond à poutrelles de l'ancien temps, un plafond séculaire, qui a pu être le témoin de bien des fêtes, voire de drames, mais sous lequel viennent de se dérouler, depuis moins de trois mois, les plus grandes choses qui aient jamais vues : c'est réellement ici le berceau de la Victoire, — mieux : le lieu même où elle fut conçue, d'où elle fut conduite par la main souveraine.

Le pavement est de carreaux rouges et noirs, à la vieille mode. Dix fenêtres, cinq sur la cour d'honneur, cinq sur la parterre, éclairaient cette salle de proportions harmonieuses, (quasi royales ; elles sont tendues, contre le soleil, d'une soie jaune, qui tamise en un poudrolement d'or la lumière du dehors. Au milieu, une grande table-bureau, de dix-septième siècle, m'a-t-il semblé, mais d'un style anglais, ou hollandais, peut-être, un meuble, enfin, aux garnitures de bronze doré, qui a décoré nos faibles connaissances, une jolie chose, au demeurant, sobre, comme tout ici. Et ce bureau, comme nous avions vu celui de l'hôtel de ville de Beauvais, aux jours graves du printemps, quand le général Foch voulut bien nous accueillir, est rangé, ordonné, net. L'objet qui y retient les yeux entre tous est un baromètre enregistreur, dont le Maréchal ne se sépare jamais, qui l'accompagne même dans ses déplacements : l'instrument capital, indispensable, le bon, le sûr conseiller à la veille des grandes opérations ; des caprices du temps consentant tant de choses ! À droite du bureau, un billard, bien souvent transformé, lui aussi, en table de travail, ample à souhait pour qu'on y puisse à l'aise étaler des cartes. Puis, tout autour, aux murs, entre les hautes baies, quelques vieux cadres distingués, des portraits de famille en alours d'autrefois ; une tapisserie des Flandres, de vieux meubles charmants, laques du Comandant, acajous, marquetries, bronzes dorés. Enfin, dans l'angle le plus reculé, contre la dernière fenêtre sur la cour, bien en lumière, surmontée, pour la nuit, de lampes électriques disposées comme une herse, une carte, mobile sur deux cylindres, où se déroule tout le front, de la mer à l'Alsace, où sont indiqués, au jour le jour, les gains de la bataille, depuis l'attaque du 18 juillet : suite de taches lavées de teintes pâles, ornées de traits nets. — ce que, dans les états-majors, on appelle, je crois, en raison de ce barbiage, un « arlequin ». C'est, chaque nuit, la journée finie, la tâche spéciale d'un officier, de tracer le front attend le soir et d'aquiller le terrain acquis.

Avec cette urbanité exquise, cette bienveillance qu'on m'avait bien prévu que je rencontrerais chez lui dès l'abord, le Maréchal fait quelques pas à ma rencontre, la main tendue. Et, presque sans préambule, il entame la conversation. Ses premiers mots sont pour annoncer une bonne nouvelle :

— Eh bien ! nos affaires vont bien : ils ont évacué Lens. Ils se replient, ils reculent partout.

Je me remémore l'audience de Beauvais, à l'heure où la première rumeur allemande était juste endiguée. « Nous allons tâcher de faire mieux », nous disait ce jour-là le général Foch. Or, il devait connaître, depuis, des jours plus rudes encore que ceux qu'il venait de vivre, l'attaque de la fin de mai, l'inquiétante avance de l'ennemi vers Paris. Pas un moment sa tranquille confiance ne l'a abandonné, ni même faibli ; pas une minute sa foi n'a été ébranlée. Et tel je le vois, par cette belle matinée d'automne, cette matinée d'un jour victorieux, tel l'ont vu toujours — ils l'attestent — ses collaborateurs les plus intimes, ceux devant lesquels il pense à voix haute. Sa parfaite égalité d'âme dans toutes les circonstances, que l'on émerveille comme un prodige, a réjoui sur eux. Et c'est ce qui explique la qualité, la paix sereine qui règne en cette demeure, une paix de cloître, reposante, digne, la paix d'une abbaye bénédictine, où l'on travaille sau-

GEORGES LECOMTE.

L'ILLUSTRATION

LE BERCEAU DE LA VICTOIRE

C'est au commencement du mois d'août dernier que M. Charles Ducent, un des artistes qui, au cours de cette guerre, ont le plus enrichi la peinture d'histoire, fut appelé au château où s'était installé, avec son état-major, le maréchal Foch, déjà la seconde bataille de la Marne était gagnée et l'ennemi était rejeté sur le Veld. Quand M. Ducent fut admis à pénétrer le maréchal lui-même dans le salon où il avait fait son cabinet de travail, ce grand chef, qui, avec tant de simplicité, accordait à un artiste quelques moments d'une de ses précieuses journées, avait conçu et élaboré tout le plan majestueux de la manœuvre, d'une surprise et d'une rupture, sans égaler, dont l'exécution allait commencer et qui, de ce fait, allait réduire les armées allemandes à merci. L'agrandissement que nous reproduisons en hors texte, d'une scrupuleuse exactitude dans tous les détails et en même temps d'un si lumineux coloris, restera comme un document d'histoire et d'art particulièrement rare et précieux.

Deux mois après, au commencement d'octobre, l'envoyé spécial de l'Illustration, Gaston Babin, un des historiens attitrés de la Grande Guerre, était reçu à son tour au même château, où le maréchal Foch lui accordait une longue audience dont il était autorisé à publier le récit, illustré d'avance par les trois aquarelles de Charles Ducent.

« Son article, écrit-il y a un mois et demi, notre collaborateur n'a rien changé. Il n'y avait rien à changer. Il ne s'est rien passé depuis, au point de vue militaire, qui n'ait été conforme en tous points aux prévisions du commandant en chef. La victoire est venue inattenduement, comme il l'attendait ; les résultats obtenus en Orient et sur le front italien, les événements intérieurs en Autriche-Hongrie, puis en Allemagne, n'ont fait que braver le dénouement.

Aujourd'hui, on le sait, le maréchal Foch ne résida plus au château de B. et il y a plus lieu de faire mystère du nom de cette demeure maintenant historique. Le « Berceau de la Victoire », ce fut le château de Bombon, près de Normant, en Seine-et-Marne, appartenant au comte de Segouze.

Aux Armées, octobre 1918.

Depuis tant de semaines que le G. Q. G. A. — le Grand Quartier Général des Alliés, celui du maréchal Foch — est établi dans ce vieux château de France, deux fois vénérable, désormais, aux yeux prévenus, combien sont passés devant lui indifférents à sa discrète beauté, sans se demander quels hôtes il abritait, sans soupçonner quelle œuvre illustre, impérissable, s'est élaborée à l'ombre de ses murs ?

On l'aperçoit de la route, pourtant. Il dresse au delà d'un léger portique de treillage, à l'extrémité d'un parterre à la française bordé de nobles futaies, sa façade de briques fauves encadrées de chaînes de pierres de taille. L'architecture en est sobre, dépourvue de tous vains ornements. Mais il apparaît dès l'abord, au regard exercé, comme décomposé, coiffe d'un tout trop bas. De fait, une vue au lavis, en travers d'un plan ancien du domaine, révèle qu'il fut autrefois abrité d'un comble plus élevé, plus décoratif, agrémenté d'auks-de-bout, que quelque catastrophe subtile aura détruit. C'est le type de ce qu'on est convenu d'appeler le château Louis XIII, — encore qu'il date vraisemblablement de plus loin.

Tel quel, il semble qu'il existe une harmonie préétablie entre son aspect occupant et lui. Il est simple, calme de lignes, grave sans apparat ; il est accueillant, clair. Son plan affecte cette forme que les constructeurs définissent « en double T », c'est-à-dire, au milieu, un corps de bâtiment oblong, écarté relativement, avec deux pavillons plus étroits aux ailes. Par de hautes baies, la lumière le traverse de part en part ; quand, dans le grand salon du rez-de-chaussée, qui est son cabinet de travail, le Maréchal va, de sa table à la carte, de la carte au bureau voisin, un œil aigu pourrait, du chemin, y suivre sa fine et alerte silhouette.

Tout cela, à cette saison, l'avançant château de briques et de pierres, les bois, où les peupliers et les bouleaux, les plus frileux des arbres, se glissent déjà d'un froissement d'air, au milieu des verdures meurtries des chênes, baigne dans une atmosphère douce, blonde, et dégage je ne sais quelle indicible expression de sérénité, de confiance, de paix.

C'est le château du calme, du silence, du travail.

On traverse un coin du vallon. On arrive à une grille rouillée, toujours ouverte, entre deux piliers mous, au-dessus desquels se balancent, à un fil de fer tendu, une petite lanterne de bois où une scie adroitement découpée est deux lettres : G. G. En arrière, un décor à la Thémophile Guérin, dont les quelques automobiles de service, rangées discrètement sous les grands arbres, à l'abri d'une voûte d'ombre verte, ne parviennent pas à dissiper l'impression romantique. C'est un massif pavillon de briques et de pierres demeuré coiffé, lui, de son haut comble, couronné d'un campanile et troué d'un vaste porche en arc : une vraie porte de biographe seigneuriale, à laquelle il ne manque, pour être un peu rébarbative, que les échafaudages de garde et les machicoulis.

À gauche, contre le pied-droit de la voûte, un petit fanion : l'enseigne du commandement suprême. En avant, une douve d'eau claire et froide, qui mène tout le château. Au delà, une esplanade ensoleillée, une cour, en partie pavée, un parterre, avec des labyrinthes de buis. Devant le corps de garde, un, deux hommes, deux soldats ; un autre, à l'arrière-plan, trempe une ligne dans l'onde vive du fossé, taquine je ne sais quelles illusions frites, tapies dans des algues qui s'échevelent ; voilà toute la garde qui veille à la porte de celui qui laissera sans doute dans l'histoire le renom du plus grand homme de guerre de son époque.

L'ILLUSTRATION



Pavillon d'entrée du château habité par le maréchal Foch (juillet-octobre 1918).

AQUARELLE DE CHARLES DUVENT

L'ILLUSTRATION



LA MAISON DU SILENCE

Château de Bombon, d'où le maréchal Foch a dirigé l'offensive générale des armées alliées.

AQUARELLE DE CHARLES DUVENT

L'ILLUSTRATION

répét, mais sans fêve, sans bruit. D'ailleurs, cet état-major restreint ne rappelle en rien l'énorme administration que constitue le G. Q. G. des armées du Nord et du Nord-Est, où seulement un quartier général d'armée. Le Maréchal n'a pas autour de lui trente officiers, et le château, peut-être, à la saison des chasses, était plus animé naguère, alors que l'occupaient ses maîtres.

Le Maréchal s'est assis à son bureau, m'a, d'un geste amène, désigné un siège, et, ses yeux gris dans les miens, un demi-sourire aux lèvres, demande :

« Que désirez-vous savoir de moi ? Questionnez. Je répondrai.

Questionner ! Mais être là, devant cet homme qui porte avec tant d'aisance le poids du destin du monde ; proférer, pour la première fois, ces mots, dont les lèvres comme les oreilles des Français étaient de si longtemps déshabituées : « Monsieur le Maréchal », on ne saurait se douter à quel point cela, déjà, est intimidant. « Questionner », par surcroît, justes ceux ! Enfin, il faut bien s'y efforcer. D'ailleurs les bons yeux clairs, le bienveillant sourire enluminent. Que bien, que mal, j'ajoute que, sous ce toit, dans ce salon même où nous sommes, le Maréchal Foch a conçu des desseins qui nous ont amenés à l'être victorieuse ou nous voilà entres ; qu'il, d'ici même, il a poursuivi l'exécution de ses plans ; qu'enfin je serais heureux de connaître de lui, pour le redire à mes lecteurs, comment, de la détresse où nous croyions être, nous avons passé à ces heures radieuses, où toutes les espérances nous sont permises.

Le Maréchal alors s'est levé, m'a entraîné devant l'impressionnante carte qui occupe toute l'enseigne du vaste salon, auprès de la fenêtre, de saïs à son côté, frôlant presque la manche bleue où scintillent les sept étoiles d'argent clair. Devant moi, la poche profonde d'où s'exerçait la menace contre Paris ; à droite, devant lui, la Champagne, et le mince ruban que cède, volontairement, le 15 juillet, l'armée Gouraud ; deux étapes de la lutte suprême sont écrites là en quelques traits. La « poche » de Château-Thierry est maintenant comblée, et au delà ; elle m'apparaît toute lavée de tons plats, jaune, rose, vert, violet, et, en avant de la ligne occupée en Champagne le 18 juillet par nos troupes, d'autres strates de couleur, ornées de traits vigoureux, affirment notre avance vers la vallée de l'Aisne, les Ardennes, Vouziers, le large !

Devant cette carte, assis dans ce fauteuil bas blotti près de l'embrasure de la haute fenêtre, le Maréchal a rêvé de longues heures, alors qu'il étudiait la victoire offensive dont nous recueillons aujourd'hui les fruits. La grosse poche qui avait amené l'ennemi à Château-Thierry, à la lisière des forêts de Compiègne et de Villers-Cotterêts — disons, s'il vous plaît, la poche de Paris — celle-là surtout le devait inquiéter, « il était homme à s'insurger jamais. Quand il en eut connu bien toute la structure interne, quand il eut discerné, avec sa prodigieuse clairvoyance, le fort et le faible de l'ennemi enfoncé dans ce saillant, alors son parti fut pris. Le 13 juillet, le sort en était jeté. Et le plan alors arrêté allait se dérouler avec une rigueur quasi mathématique.

A cette même place où il a tant médité, le Maréchal parle. La voix est une, nette, claire ; le ton, d'une bonhomie charmante. De pittoresques images, jaillies à toute nuance à travers cette conversation familière, lui donnent un accent étrangement saoureux.

Des traits de frontal indiquent d'accents circonflexes vagues l'avance du matin, en attendant qu'elle soit, le soir, délimitée d'une cerne précise et convertie d'une teinte plate.

« Voilà, dit-il en me désignant cette ligne ébauchée, ils s'en vont, ils cherchent à démolir le mobilier, mais ils s'y sont pris trop tard. Puis, rappelant l'attaque du 15 juillet contre l'armée Gouraud : « Nous avons mis la targette », conclut-il, mais pour ajouter aussitôt : « Ça été magnifique ! On tient... L'armée Berthelot a été un peu crevée. Ils passent la Marne. Ça ne nous trouble pas. »

A cette impudicité devant la menace, le danger, vous reconnaissez l'homme qui, le soir du 8 septembre 1914, la journée la plus critique, pour lui, de la première bataille de la Marne, servait d'une plume stoïque : « La situation est excellente ; j'ordonne à nouveau de reprendre vigoureusement l'offensive. » D'un coup d'oeil impassible dont il avait mis l'effroyable tempête de l'équinoxe, au début de cette rude campagne, avec la même constance il subit le cyclone du dernier printemps.

Le moment n'est pas encore venu de retracer méthodiquement, par le menu, les phases de cette bataille gigantesque, qui alluma, embrasa, soudain le front entier, y traqua de toutes parts l'ennemi stupéfait. « Nous n'avons pas le temps de faire de l'histoire, dit le Maréchal lui-même. L'historique au jour le jour, le voilà... Et il désigne de son index fléchi la carte baricochée, si éloquent en effet et qui, de soir en soir, allait s'embellissant de glorieuses disparues.

Ce qu'il a la honte de m'exposer, ce sont les grandes phases de cette

action victorieuse ; et c'est ce que je voudrais pouvoir rapporter exactement ; mais, hélas ! quelle difficulté, de traduire cette course vireuse, pittoresque, séduisante infiniment, et surtout est aussi si simple, s'émouant par cette simplicité même !

La contre-attaque Mangin-Degoutte s'est préparée en quelques jours : « Le 18, dit le Maréchal, nous la lançons. Nous ne sommes pas capables tacticien à pris ses succès. De même, quand il pousse en avant les Britanniques dans ce qu'il appelle « l'opération d'Amiens », il les fera se couvrir soigneusement de la Senne, et ainsi ils ne craindront point de s'aventurer. Tout a été mûrement étudié et posé au hasard, au sort, on a laissé le minimum de chances.

Donc, la poche est attaquée : « Le général Fayolle, poursuit le Maréchal, appelle cela une bataille de poches. »

Les généraux Mangin et Degoutte frappent à l'Ouest ; le général Berthelot, un peu plus tard, à l'Est. Fin juillet, l'ennemi était rejeté sur la Vesle.

Puis c'est, le 8 août, « l'opération d'Amiens ». Le général Sir Henry Rawlinson attaque à l'Ouest, le général Debeney au Sud. C'est une progression admirable :

— Alors, je lance le général Humbert. Je lui dis : « Allez ! » — « Mais je n'ai rien ! » — « Allez tout de même ! »

— Je me retourne alors vers le Maréchal Haig. Je lui dis : « Il est probable que toutes leurs réserves sont accourues sur nous. Attendez à votre tour dans la région d'Arras. » — « C'est que je n'ai pas grand chose... » — « Allez tout de même. C'est la marche générale. Tout le monde donne. Bientôt nous leur tapons l'attaque belge, les 28, 29, 30 septembre... »

On connaît les résultats splendides de cette offensive de magistral allure. Nous en avons eu, nous continuons à en cueillir les fruits de semaine en semaine, de jour en jour : villes ou fantômes de villes repris, territoires libérés d'une longue et lourde oppression, populations arrachées à l'après l'autre au saint abominable, au plus odieux des esclavages. Cela commence par Saint-Mihiel...

Ce n'est qu'un point dans le plan d'ensemble. Nous visons à décaler la ligne de Compiègne. Mais vous avez vu avec quelle vigueur et quel succès l'opération a été menée par les Andrieux. C'est là que, pour la première fois, ils ont donné leur mesure ; c'est là que nous avons pu juger ces admirables soldats, vigoureux de corps et d'âme vaillante. D'un élan ils ont réduit la fameuse bernie que pendant si longtemps nous ne savions comment aborder.

Depuis lors, la liste de nos succès s'est allongée à l'infini. C'est Saint-Quentin qui tombe, puis Lens... Les ruines de Reims sont mises à l'abri de nouveaux outrages. Le Maréchal pourrait reprendre à son compte le claironnant message de Villars : « ... J'attaquerai tout ce qui se trouvera devant moi ; je percerai tant que terre me pourra porter et pain me pourra suivre. »

— Vous voyez, poursuit l'admirable chef, c'est comme une série de coups d'épaules ; une armée avance, l'autre suit. On pousse tout à tour...

Et le geste, une épée lancée en avant, puis l'autre, les poings ramassés, précise, accentue la pittoresque de l'image, mime, pour ainsi dire, la manœuvre très sensible, d'ailleurs, saisissante sur cette carte avec son barriolage cloisonné, pareil à un émail, ses zones teintes et dalées. De temps à autre, le Maréchal, d'un imperceptible et bref affûttement, clair comme un hallali, poursuit ses alertes explications.

Il m'a conduit un moment devant le billard, afin d'y « katcher », ainsi qu'il dit, reprenant une vieille expression d'école, d'y mesurer, sur une carte manuscrite, lavée de toutes pièces qu'il expriment les altitudes, instrument de travail à son usage, et qu'il affectionne, le longeur du front. « Car enfin, dit-il plaisamment, depuis le temps que je dis 400 kilomètres, je n'en sais rien, au fond. » Puis nous sommes revenus vers l'imposant bureau. D'une main délicate, le Maréchal, grand fumeur, a bourré une petite pipe de bruyère, au foyer doucement éradi en cuivre : « Vous permettez que je me livre à mon vice ? » Et une bonne odeur moelleuse, avec les volutes de fumée bleue, vers le haut plafond à poutrelles, le parfum, m'a-t-il semblé, d'une suave « mixture » anglaise. Mais j'avais l'esprit occupé, dans ce moment, de tant de choses...

Pour parer à ce coup, reprend le Maréchal, ils auraient dû aller du côté, aller se reconstruire quelque part. Mais nous ne les lâchons pas. Ils se battent, je le répète, pour sauver le mobilier. Je ne sais où ils pourront aller se reformer. Attendez depuis le 18 juillet, ils remuent partout, de la mer du Nord à la Woëvre. C'est un premier résultat désastreux dans l'espace. Les conséquences que nous espérons dans l'avenir doivent être de plus en plus graves, à mesure que le temps passe. Nous pouvons nous attendre à la bataille. Nous les pousserons tant que le temps propice nous le permettra. Nous allons, j'espère, les mener tambour battant. Nous tapons à droite, nous tapons à gauche... et le

16-23 NOVEMBRE 1918

L'ILLUSTRATION

N° 356-551 — 161

Maréchal s'anime un peu, et sa voix imperceptiblement s'élève, pour reprendre bientôt son ton posé, en même temps que la figure son calme.

« Ils avaient monté, poursuit-il, un chantier pour marcher sur Paris. Le 18 juillet nous leur avons cassé leur programme, et nous prenons l'un après l'autre les ateliers du grand chantier. Ces jours-ci, à l'Ouest de Reims, nous leur avons enlevé un matériel énorme... »

« Ils reculent tout le temps. Et tout cela travaille dans la désorganisation, dans le désordre. Il leur faudrait rompre le contact ; ils ne le peuvent pas, laborés sans répit. Ils n'ont plus de réserves. On ne leur laisse pas le temps de se reconstituer à l'arrière. »

Quand s'engagera la grande bataille, le 18 juillet, le commandement suprême des Armées alliées n'avait comme ambitions que de dégager le bassin minier du Nord et les deux grandes voies ferrées d'Amiens et de Châlons, dont la privation nous gênait considérablement.

Ces ambitions ont été dépassées, déclare le Maréchal. Alors nous poussons, nous poussons. Nous exploitons notre avantage. Il faut que toutes les armées donnent. Quand elles stoppent, je les relance. Avec mon bâton de chef d'orchestre, je donne la cadence. Cet appui mutuel que se prêtent les armées, cette continuité dans la pression, c'est cela, qui empêche l'ennemi de se ressaisir et de se réorganiser.

« La Victoire, dit-il enfin, reprenant ce langage imagé, frappant, qui lui est naturel, la Victoire est un plan incliné. A condition de ne pas arrêter le mouvement, le mobile va augmentant de vitesse. »

Quelques jours après cette inoubliable audience arrivaient les propositions de paix des ennemis. J'avais moi-même, au cours de l'entretien, évoqué les jours, lointains, je le pensais, je le souhaitais, dans mon désir d'une victoire plus complète, où, autour du tapis vert classique, les chefs vainqueurs — qui sauront bien, eux, pourquoi ils ont lutté — assistés, puisqu'il le faut, de diplomates, causeront avec les vaincus.

« Qui, avait répondu le Maréchal. Mais il faut les pousser dehors d'abord, les démolir ensuite.

Or, avant de me rendre à cette audience, j'avais relu le texte d'une certaine conférence faite, en 1900, à l'Ecole de guerre, par le général Foch, alors grand éducateur de l'armée de France. Il y disait : « La guerre assure la réalisation de la victoire par la poursuite, dans laquelle le vainqueur, exploitant la supériorité morale qu'il a sur le vaincu du fait de la victoire, taille en pièces et annihile les troupes démoralisées et dispersées qui ne peuvent plus être commandées. C'est-à-dire des troupes qui n'existent plus. C'est l'acte central de la guerre... »

Et encore : « L'attaque décisive est l'argument suprême de la bataille moderne, dans la guerre de nations combattant pour leur existence, leur indépendance, ou quelque intérêt moins noble, combattant, en tout cas, avec tous leurs moyens, avec toutes leurs passions... »

« L'attaque décisive est nécessaire, parce que, sans elle, on ne peut rien accomplir, et nous ne pouvons compter que sur la seule chance. Quand elle est terminée, le résultat est obtenu, et c'est la fin... »

Et plus loin : « Dans la bataille de manœuvre, la réserve — c'est-à-dire le goudin préparé — est organisée, maintenue en arrière, soigneusement instruite pour exécuter le seul acte de la bataille dont on attende des résultats : l'attaque décisive. La réserve est ménagée avec la plus extrême parcimonie, afin que le goudin puisse être assez fort, et le coup aussi violent que possible. »

Le prodigieux théoricien de la victoire a réalisé de point en point cette conception, aboutissant de toute sa carrière, résultat de toutes ses méditations, fruit de toute son expérience.

Sans doute, il a eu plus d'une fois à lutter contre les exécutions, qui demandaient des renforts, qui protestaient qu'ils n'avaient « presque plus rien ». Il les a raisonnés, — il leur a donné des ordres sans réplique.

Plus d'une fois, aussi, au cours de ce duel titanique, il lui a fallu « valoir contre son penchant de bonté, contre son « humanité » profonde — si j'ose employer un terme barbare — et se faire à lui-même figure d'inhumain, d'impitoyable. Mais sa ferme volonté de vaincre l'inspirait, et c'est sa résolution inflexible qui a déterminé la victoire, qui lui a laissé les moyens matériels de la réaliser.

Il a, comme il l'indiquait à ses élèves de l'Ecole de guerre, « ménagé » la plus extrême parcimonie à ses réserves. Il a pu ainsi constituer une masse de manœuvre, dont les Allemands ne soupçonnaient pas, dont sa main, même, l'existence. Alors, pour reprendre son image, il a dû, malin, même, l'existence. Alors, pour reprendre son image, il a dû, de derrière son dos et brandi — le goudin... Il l'a asséné, d'un coup — aussi violent que possible. Et nous voilà au bout de la lutte

la plus formidable, la plus farouche qu'ait connue le pauvre monde desolé.

J'ai quitté, très ému, vraiment, le paisible château, et, après un coup d'œil au châteaueux, qu'on aperçoit de la table du travail du grand cabinet baigné de lumière dorée, au pied duquel le Maréchal roque naguère le bâton de velours bleu constellé, j'ai traversé la grande cour ensoleillée et silencieuse, franchi l'arche d'ombre du vieux porche massif.

Je ne crois pas, dans ma carrière, déjà longue, hélas ! avoir éprouvé jamais d'impression plus vive, plus profonde. Et pourtant, que de grande, plus ou moins authentiques, les hasards du métier ne m'ont-ils point fait approcher !... Mais cette fois, cette lumineuse intelligence qui sourd de ces bons yeux gris, qui vibre dans chaque parole de cette bouche bienveillante ; mais cette âme ferme, indéfectible, qu'on devine derrière chaque acte, chaque geste, et dont on subit l'ascendant, cette âme toujours sereine, toujours égale devant la mauvaise comme devant la bonne fortune, qui a dominé, régi quelques-uns des événements les plus formidables de l'histoire ; et jusqu'à cette providentielle vigueur qui permit au Maréchal, en sa verte maturité, de supporter toutes les fatigues d'un écrasant labeur, les nuits d'étude sous la lampe comme les harassantes randonnées en voiture, d'un bout à l'autre du front, tout cela, en vérité, donne la nette sensation qu'on est en présence de « l'homme prédestiné », comme parle le poète. A un tel contact, on se sent amélioré, et, j'oserai dire, un peu grand.

A cette trop imparfaite esquisse, je voudrais, pour en terminer, ajouter un trait encore, qui parfait la beauté de cette grande figure.

A quelques centaines de mètres du château, tout au haut de la route moutonneuse qui traverse le petit village, s'élève la paroissiale. Elle est humble, encore que les libéralités, l'imagerie, des anciens châteaux, l'aient enrichie de quelques toiles non dénuées d'intérêt, et notamment d'une *Resurrection* assez bonne, m'a-t-il semblé, qui domine l'autel, encadrée de colonnes corinthiennes dorées ; mais un curieux portique de tuiles, que soutiennent trois colonnettes de granit, ajoute à sa rustique architecture un vague pittoresque. Chaque dimanche, à moins que les devoirs de sa charge ne l'aient conduit en Flandre, en Champagne, en Alsace, au son de la cloche qui appelle les fidèles à la messe de 8 heures, le Maréchal en prend le chemin, en automobile si le besoin se fait presser, par les beaux jours, s'il a quelque loisir, souvent à pied, salué au passage par les bonnes gens, par les petits enfants du village, respectueusement familiers avec lui, et lui bienveillant pour eux comme pour tous, à l'exemple du Bon Pasteur. Et les humbles orailles de cette campagne perdue le voient s'asseoir au milieu d'elles, priant avec ferveur, suivant attentivement, dans son livre, les prières de la messe, que dit le curé du village, que sert un soldat bien honnête ; et, aux tintements de la sonnette liturgique annonçant l'imploration au Dieu des Armées : « Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth », le grand soldat s'agenouille, humblement.

GUSTAVE BACIN.

LA CAPITULATION ALLEMANDE

LES PLÉNIPOTENTIAIRES DANS LES LIGNES FRANÇAISES

(DE NOTRE CORRESPONDANT ACCRÉDITÉ AUX ARMÉES, FRONT FRANÇAIS)

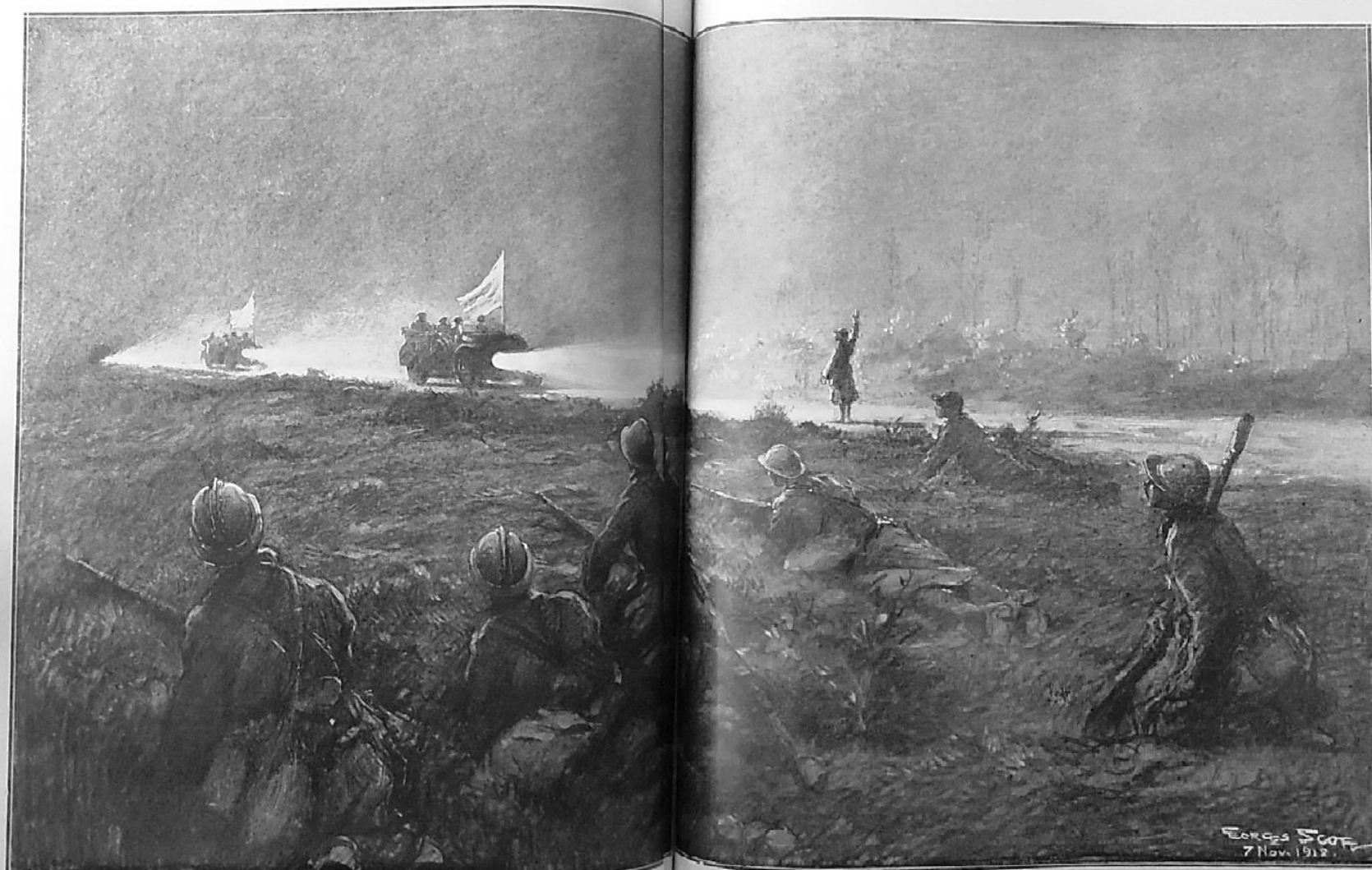
19 NOVEMBRE.

C'est à Handry, un petit hameau de quelques maisons, sur la route de la Capelle à Remy (Nord), que le jeudi 7 novembre, à 21 heures, les cinq plénipotentiaires allemands chargés de recueillir de la bouche du maréchal Foch les conditions que les Etats-Unis et les Alliés mettaient à des préliminaires de paix, franchirent les lignes françaises. Il faudrait être un reporter bien peu curieux, un reporter indigne de ce nom, autant dire, pour n'avoir pas souhaité de voir ce petit lieu éternellement historique, et les conditions de la guerre qu'il fallait s'être donné de contempler, et c'était des cadavres d'ennemis frappés en pleine retraite, des convulsions, bruyés avec leur attelage par un obus, et qu'on n'avait pas eu le temps d'enterrer démentant, puis, plus loin,

La secteur où s'est produit cet acte décisif de la guerre fait partie du front où vient de combattre si vaillamment, et si victorieusement, l'armée du général Debeney. Il n'est pas d'un accès très facile, à ces heures. Les routes, marquées par les tirs, crissées de fondrières, sont sillonnées dans les deux sens de convois. J'ai vu là, je l'espère, j'en suis sûr, les derniers cadavres de la guerre qu'il faut s'être donné de contempler, et c'était des cadavres d'ennemis frappés en pleine retraite, des convulsions, bruyés avec leur attelage par un obus, et qu'on n'avait pas eu le temps d'enterrer démentant, puis, plus loin,

402 L'ILLUSTRATION

16-23 NOVEMBRE 1918 — 403



LES DRAPEAUX BLANCS DE L'ALLEMAGNE. — Arrivée des plénipotentiaires aux premières lignes françaises.

Dessin de Georges Scott — 7 Nov. 1918

près de Haudroy, sur la route de la Capelle à Rœux, le jeudi 7 novembre, à 21 heures.
Dessiné par notre correspondant.

161 N° 366-361

L'ILLUSTRATION

16-23 NOVEMBRE 1918

on isole, la face au ciel, lui aussi, sous un joli soleil de l'éclat de la Saint-Martin. Et l'on croit encore, dans cette table lumineuse d'arbres, d'étranges corbeilles de petites voitures à l'air, chargées de pauvres harles, de quelques objets familiers, que traînaient, que poussaient, bien les, sans doute, mais allègres, mais une flamme de joie aux yeux, de vigoureux gars. Sur toutes flottaient des drapillons tricolores, ondulant à la brise comme des drapeaux victorieux. C'étaient, on dit-on, « des évalés » : en réalité, de ces malheureux que les forces conquérantes avaient élevés au cours de leur route, en attendant que, par là, brusquement libérés par notre avance, regagnassent leurs champs, leurs ateliers, leurs foyers souvent lointains. Et je ne pouvais me résister à évoquer les lamentables exodes du début de l'invasion, ceux plus récents du printemps dernier, alors que des populations entières fuyaient, affolées, devant les hordes. Merveilleux retours de la fortune !

Cette route animée se conduisait à Capelle qui était, avant la grande tourmente, une cité industrielle florissante, et qui, sous le joug d'une bande d'envahisseurs déchaînés, dont certains font figure de vésaniques, a connu les pires horreurs dont soient capables de telles gens, depuis le pillage systématique des usines qui faisaient la fortune du pays jusqu'aux assassinats raffinés. La seule vengeance, hélas ! qui eût pu passer tire alors les opprimés était de les appeler entre eux « les malotrus gris », pittoresque vocable où se reconnaît le vieil esprit de froide, la fine ironie de France.

Handroy est à 2 kilomètres de là, au plus. Les lignes traversaient, depuis quelques heures à peine, le hameau, les premières maisons à nous, les autres à eux. Nos avant-postes étaient non loin du carrefour de la route qui conduit à la Flamenegrie, et où s'étale encore l'étrange indication allemande d'un conseil d'un abîme sans fond, mais qui avaient préparé au moment de leur retraite de la Capelle, et qui faillit bien jouer aux parlementaires eux-mêmes un mauvais tour. Elle était amorcée pour exploser avec un certain retard. Les bonnes gens qui habitent la maison voisine y avaient vu travailler sans comprendre. Un soldat, animé de quelque charité, leur avait renseigné en partant, leur conseillant, la nuit suivante, celle du 6 au 7, — de leur leur fontaines ouvertes.

Cependant la demande de pourparlers avait été formulée, la route que les Allemands avaient choisie, on se rappelle la maison de Handroy. On envoya trois soldats pour le désamorcer, la rendre inerte. Elle prit feu juste comme arrivaient les pauvres diables, ou peut-être explosa du fait de leur maladresse. Ils sautèrent. On retrouva leurs membres épars dans les champs environnants.

D'ailleurs, toute une série d'incidents tragiques marquait ces dernières heures de la guerre et le début des négociations.

L'ordre avait été donné de cesser le feu dans l'après-midi, aux approches de l'heure pour laquelle s'était fait convenir les plénipotentiaires. Mais, en raison du vague des lignes, dans la guerre de mouvements, il ne parvint pas partout aux mêmes. Les Allemands n'avaient pas vu. Ils attendaient trop impatientement. Ils en manifestèrent bruyamment leur joie, et il y eut bien des fusils tirés d'enthousiasme. Nos soldats, d'autre part, ont été victimes de trop de lâches ruses de guerre pour ne pas demeurer indifférents. Sur beaucoup de points, aux abords de la route désignée — elle va de la Capelle à Tredon — ils continuèrent de tirer sur l'ennemi qui abandonnait ses troupes. Des patrouilles capturèrent quelques prisonniers. Alors les Allemands envoyèrent des parlementaires, des évalés, et l'accord s'établit. Les clairons sonnèrent le « Cessent le feu », et les armes, canons et fusils, se turent. Le demi-séjour se fit, avant-coureur du silence définitif qui allait s'étendre sur tout l'immense champ de bataille, de la paix enfin rendue à la pauvre terre.

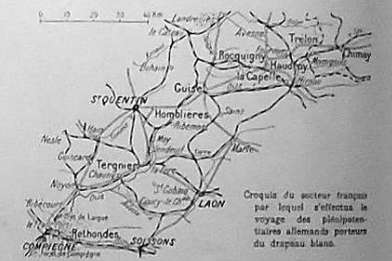
Les officiers désignés par le général Debency pour le représenter et pour conduire ensuite au terme de leur voyage les parlementaires étaient déjà sur les lieux où devait échoir le contact : ils avaient choisi comme lieu la première entrevue, à la sortie de la Capelle, une villa de briques ombragée de pins, qu'on appelle encore, dans le pays, la villa Pâques, du nom de son précédent propriétaire, mais qui appartient aujourd'hui à M. Tachard, un notaire parisien, m'a-t-on assuré. Un état-major l'occupait, il y avait sa popote.

Le commandant de Bourbon-Bussat, chef du 2^e bureau de la 1^{re} armée, était à la tête de cette petite délégation : un gentilhomme de la meilleure race de France, au regard vif et clair, au masque fin, de haute et svelte taille, et portant avec une aisance souveraine l'uniforme sombre des chasseurs à pied ; on l'aurait pu choisir un Français plus « représentatif ». L'accompagnait le commandant du Frety, de l'état-major de la 31^e corps d'armée, le capitaine

Thier, son collaborateur au 2^e bureau ; le capitaine Brunet, du 3^e bureau, le capitaine Tabouret, enfin — en littérature Jean des Vignes — le vigoureux auteur de *Bourru, soldat de l'Alsace* — officier infatigable et historiographe de la 1^{re} armée.

Un Thier qui avait été, dans l'après-midi, le lieutenant Jacob, de l'armée allemande, envoyé en courrier, le commandant de Bourbon-Bussat et ses collaborateurs se rendirent, en avant de la Capelle, sur le chemin vicinal de Rougemont, qui bordait encore les peupliers abattus par l'ennemi pour protéger sa retraite. Le temps était admirable, serein ; un brouillard fin flottait comme un linceul sous le ciel et sur les champs nus ; la terre était détrempée par de récentes pluies. Sur la route, on passait dans une bonne boue. Les envoyés du général Debency demeurèrent longtemps en action, dans la nuit déjà descendue, que la brume rendait plus épaisse, plus sombre, plus glauque. Enfin le commandant de Bourbon-Bussat décida, rien n'apparaissant dans ces ténèbres, d'aller attendre à la villa Pâques.

Ce ne fut qu'à 21 heures qu'une ligne apparut aux avant-postes. La nuit était allongée sur le sol, les de quatre jours de combats, mais toujours, mais vigilants toujours et jusqu'au bout, et superbes, et grands, sous leurs uniformes boueux, des soldats de la 3^e compagnie du 171^e d'infanterie, des hommes exotiques de la frontière, de la région de Belfort. La charité grandit, depuis les ombres. La première des autos approcha de la section qui harcelait le vent. Un immense drapeau blanc, le traditionnel drapeau des parlementaires, fluttait à l'avant, à la place de fanion, plus bafard, à la leur des phares, dans une brume. Un trompette, sur le marchepied, jetait dans l'air les notes tristes de



quelqu'une de ces ranques sont crics allemandes. Un jeune capitaine de vingt-cinq ans, Lhuillier, qui commandait par intérim le bataillon et qui était porté malade, se plaça en travers de la route, étendit les bras. La voiture ralentit et stoppa. Trois autres qui suivaient, la seconde arborait également le drapeau blanc, la rejoignirent. Le cortège était arrêté.

Un général en grand uniforme, la poitrine chargée d'ordres, mit pied à terre, s'approcha du capitaine Lhuillier, se nomma :

— Général de Winterfeld, de la mission des parlementaires allemands.

Il parlait notre langue avec une correction parfaite. Il a eu tout le temps de l'apprendre chez nous, alors qu'il était attaché militaire à l'ambassade allemande à Paris ; il en eût eu peut-être le loisir rien que durant les longs mois où, à la suite de l'incident qu'on se rappelle, il recevait sous un toit français des soins si délicats.

— Mon capitaine, ajouta-t-il, je vous fais toutes mes excuses d'arriver en retard ; des difficultés d'ordre matériel en ont causé, l'état des routes. Je vais vous présenter les parlementaires qui m'accompagnent.

— Général, répondit le capitaine Lhuillier, je n'ai pas qualité pour vous recevoir officiellement. Veuillez remonter en voiture et me suivre.

Voilà donc le premier tableau de la défaite allemande avouée, acceptée, subie en général, constellée de croix, le type même du hautain junker allemand plein de formes, devant ce capitaine de vingt-cinq ans, ancien soldat comme tant d'autres, type des artisans de la victoire française ; et, comme spectateurs, quelques fantassins croisés, boueux, appuyés sur leurs armes, leurs bons fusils, leurs mitrailleuses, silencieux, impassibles, encore que, sans doute, à plus d'un le cœur lui battait bien fort.

Sur l'ordre du capitaine, le trompette allemand a quitté le marchepied de la voiture. Un caporal clair, Seller, l'y a remplacé. Et voici que, dans la nuit, vibrant tout à tour, allègres, triomphales, les sonneries de la 171^e d'infanterie, des 10^e et 20^e bataillons de chasseurs à pied, de tous les corps, enfin, de la 100^e division d'infanterie, ont gardé le secret. Des soldats accoururent à travers champs, suivirent la file des autos qui s'étaient remises en marche à petite allure, arrivèrent, à pas avertis, jusqu'au poste de commandement des avant-postes, à l'entrée de la Capelle. Là est de service le chef de bataillon Durcœur, qui commande depuis le début de la guerre ses chasseurs, et dont la Croix de guerre se couronne de huit palmes, un type de brave, de vert militaire ; le lieutenant-colonel Marquet, de la 171^e, est près de lui. Ils reçoivent les parlementaires et les dirigent vers la villa Pâques. Alors, au moment où le cortège des autos aux lanternes blanches, aux portières armées des algues impudiques, se remet en route, une clameur domine, dans la brume, et l'on entend, le roulement des moteurs : « Vive la France ! C'est la poignée de soldats, de vainqueurs accourus là, fantassins et chasseurs mêlés, qui manifestent simplement, dignement, leur joie patriotique, leur légitime, leur saint orgueil. Et comme, petit groupe se dressant, on entend un des soldats qui grognent dans la brume : « Il faut maintenant que j'aille prendre position avec ma mitrailleuse ; et »

16-23 NOVEMBRE 1918

L'ILLUSTRATION

N° 366-361 — 453



Le presbytère de Homblères, deuxième halte des envoyés allemands arrivés dans nos lignes le soir du 7 novembre.

c'est seulement pas mon tour. » Pas de chance, mon brave ! mais c'est bien le dernier tour, et voilà la meilleure consolation.

À l'entrée de la villa Pâques, au bas du perron, entouré des officiers que j'ai cités plus haut, le commandant de Bourbon-Bussat attend. Les voitures entrent dans la cour en file ; les plénipotentiaires en descendant, le général de Winterfeld et moi-même, qui se nomme à son tour. Puis le général présente les membres de la mission, en commençant par « Son Excellence Erzhberger » qui en est le chef en vertu de principe, auquel l'Allemagne n'a pu certes s'accommoder en si peu de jours, de la subordination du pouvoir militaire au pouvoir civil. Le commandant, après lui, nomme les officiers qui l'accompagnent. Puis il ajoute :

— J'ai à traiter avec vous, Excellence, de quelques questions matérielles. Vous-mêmes, entre-.

Le timbre des phares des automobiles, à laquelle s'ajoutent les lueurs de quelques fusées éclairantes jaillies dans le brouillard, jetent sur cette scène une clarté violente. Et il faut remarquer, en passant, qu'on a renoncé au vieux rit du bandent : les envoyés du gouvernement impérial sont arrivés inopposés avec la liberté de tout regarder autour d'eux. Il est vrai que, par cette nuit, la traditionnelle précaution eût été bien vaine.

Conduits par le représentant du général Debency, les plénipotentiaires gravaient les trois ou quatre marches du perron. On traverse un premier salon d'entrée où se trouvent les bureaux, et que les précédents occupants de la villa — les officiers d'un état-major allemand — ont transformé en salle de jeu, ayant, quelque part, réquisitionné un billard. On passe, à gauche, en suivant un corridor, dans une autre salon, dont le cadre le plus décoratif est celui de la vitre où se trouve une reproduction gravée du classique portrait de Napoléon, sous l'uniforme des grenadiers de la garde ; on l'effigie de l'homme d'état plane sur cette entrevue, ironie des choses !

Trois froids, très corrects aussi, sur le ton d'une caverne mondaine sans cordons, le commandant de Bourbon-Bussat reprend :

— Excellence, je dois tout d'abord dissiper un malentendu. Nous avons reçu et après-midi trois parlementaires d'une division allemande, venus pour nous dire qu'ils croyaient que l'armistice était signé. Il est bien entendu qu'à l'heure actuelle les opérations continuent.

— Mais certainement, répond le général. C'est une erreur d'interprétation de la part de la division.

On suit, de reste, comme toute suspension d'armes fut refusée, quelques heures plus tard, aux plénipotentiaires, par le maréchal Foch en personne.

Après ce préambule, la conversation, courtoise, continue. On règle, d'un commun accord, les conditions du voyage. Il fut convenu que les automobiles à grand quartier impérial demeureraient à la Capelle et que les envoyés prendraient place dans des automobiles françaises.

Tout est arrêté, on se met en route par le chemin cabotique que j'ai décrit, vers Homblères, où était alors installé le quartier général de l'armée.

C'est un village de peu. L'église, vénérable d'âge, pittoresque d'architecture, fut agrandie un hôpital allemand : une grande croix de Genève — le signe pour lequel, vous le savez, ils avaient tant de respect — est encore lisible sur le toit effondré. Un petit placis l'avoisine, où se dresse un monument élevé aux enfants de la commune morts pour la Patrie. On y lit les noms de Borry, de Metz, de Rezonville. De l'autre côté de la route, au milieu d'un jardinier, le presbytère, humble, muet, dévot. Les autos s'arrêtent devant l'étroit portail, que précèdent quelques marches. On avait pour la circonstance installé dans cette modeste demeure l'électricité, préparé une hospitalité décente, mais forcément modeste. Le quartier général, suivant les armées qui progressaient toujours, n'était établi là que de nuit.

Un super très simple fut servi, par des ordonnances bien horizon, sur une table qu'on avait jugée trop étroite, et que des prisonniers de guerre avaient allongée en hâte, à l'aide de grossières planches. Le menu : potage, jambon, riz pilonné, un morceau de popote. Les autos s'arrêtent devant l'étroit portail, que précèdent quelques marches. On avait pour la circonstance installé dans cette modeste demeure l'électricité, préparé une hospitalité décente, mais forcément modeste. Le quartier général, suivant les armées qui progressaient toujours, n'était établi là que de nuit.

À une heure et demie du matin, le commandant de Bourbon-Bussat venait remettre à « Son Excellence Erzhberger », le général de Winterfeld, leurs collaborateurs et leur suite. Il monta dans la voiture de tête avec le premier plénipotentiaire, M. Erzhberger, pour le conduire au train spécial qui les attendait à Tergier.

Quelques soldats curieux, qui s'étaient attardés, furent les seuls spectateurs de l'arrivée. Ils complaignent, dans leur naïveté, sur la présence du maréchal Foch. Ils furent déçus de ne point le voir, de ne pouvoir l'admirer. Le premier acte de la capitulation allemande était joué.

De la Capelle et d'Handroy, je pouvais jusqu'à Roquigny, d'où l'état-major de division s'apprêtait à déménager pour passer la frontière, à la suite des troupes. Là, j'apprends une histoire assez diversifiée. Le capitaine von Helfdrf avait été renvoyé au quartier général, afin d'y faire connaître à l'empereur et au haut état-major les conditions de l'armistice. Mais, quand il arriva aux lignes allemandes, il y fut accueilli à coups de feu et proprement mitraillé. Il retrouva chemin, voulut chercher une autre route. Ce fut le même accueil. De guerre lasse, il lui fallut revenir chez nous, à Roquigny, d'où, par l'étrange sans fin, il en assura son libre passage.

La encore je vis un convoi étonnant, bien qu'il ne fût composé que de voitures vides. C'étaient quatre Mercedes rouges, envoyées en renfort derrière celles qui avaient amené les parlementaires. Elles attendaient, au bord d'un petit ruisseau, qu'un pont fût réparé pour passer. Toutes arboraient le drapeau blanc, et c'est ce simple nécessaire, ce lambeau de toile, qui leur donnait leur caractère dramatique. Après quatre ans d'une effroyable guerre, je ne sais pas de chose plus belle à contempler que cet emblème de soumission. Pourtant, ces pacifiques d'étendards étaient sans splendeur, humbles, prosaïques rectangles de fil de fer, déçus dans quelque drap de lit ou quelque napper, fruit, peut-être, d'une « réquisition », comme le billard de la Capelle, ornés à grandes aiguilles et clous sans vains sous de ses hampes de bois blanc, de bois de menuiserie, simplement épurés. Car l'Allemagne, qui avait préparé avec tant de raffinement sa monstrueuse agression, n'avait évidemment pas prévu le dénouement que lui réserverait le sort des armes. Il lui fallait, à ce moment suprême, improviser, — tant il est vrai qu'il ne saurait penser à tout. Enfin, tels quels, ces grands fanions blancs, retombant en plis lourds sur leurs hampes, prenaient à nos yeux la valeur, la pure et expressive beauté d'un symbole. Ils proclamaient la défaite, la soumission de l'ennemi, notre victoire.

J'ai passé la nuit dans le petit presbytère où, l'avant-veille, soupai de bon appétit les plénipotentiaires. Un grand ruine-ménage, des allées et venues dans la chambre voisine m'ont réveillé ce matin de bonne heure ; c'étaient de nouveaux négociateurs allemands qui arrivaient, deux civils, « spécialistes des questions économiques », draps de fourrages de prix, sous la conduite d'un officier déguisé et courtisé. Mais déjà les premiers parlementaires avaient fixé l'heure de leur retour, et accepté, signé les conditions imposées par les Alliés et les Etats-Unis. Dans l'après-midi, je suis vers Tergier, d'où devait s'effectuer leur départ.

Le crépuscule, un crépuscule gris, froid, tombait sur les ruines sans formes de la malheureuse ville, quand j'y arrivai. À la gare, ou plutôt dans les vestiges méconnaissables qui en demeurent, était garé le train des plénipotentiaires, leur domicile pendant ces trois jours, — car ce n'est ni dans ce château-ci, ni dans ce château-là qu'ils ont résidé en terre de France, mais dans des wagons. Deux leur servaient de cabinet de travail et de salle de conférence. L'un fut naguère le cabinet du général Pétain ; on s'en rappelle sans doute l'aspect, car nous en avons publié la photographie, avec le grand chef à l'œuvre derrière sa table dressée. L'autre était l'ancien wagon-salon de l'empereur Napoléon III, capitonné de satin vert empire, avec des passementeries relevées de rouge pompier. L'étrange destin que celui de cette voiture ! Ce fut dans ce petit salon, pareil à un boudoir, que se fit l'ultime délibération des parlementaires ; ce fut de là que, ce matin, aux approches de 5 heures, ils partirent pour aller signer, non loin de là, dans un autre wagon, le Maréchal résident aussi, depuis trois jours, dans son train, les quelques articles dont on connaît la teneur.

Ils attendent dans cette gare depuis deux heures, car l'embouteillage des routes, vers l'avant, de la Capelle à Homblères, a retardé l'arrivée des voitures qui doivent les emporter. Elles arrivent enfin, à 16 h. 1/2, amenant le commandant de Bourbon-Bussat et les deux officiers qui doivent accompagner avec lui la mission jusqu'aux lignes, en avant de Chiny, déjà.

Les voitures armées de l'aigle germanique, marquées des initiales G. H. Q., sont maintenant rangées devant un pan de mur où un obscur a ouvert une brèche qui servira aujourd'hui de porte d'honneur.



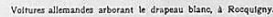
Table sur laquelle on donna à souper aux plénipotentiaires allemands, au presbytère de Homblères.



La villa Pâques, à la Capelle, où s'arrêtèrent les envoyés allemands le jeudi soir, 7 novembre, à 22 heures.

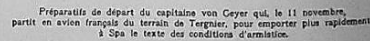


Le train qui conduisit les plénipotentiaires allemands de Tergnier à Rethondes, et qu'ils ne quittèrent, du 8 au 11 novembre, que pour passer dans celui qui servait de quartier général de campagne au maréchal Foch.

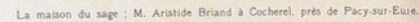


Avion français, avec deux flammes blanches
sur les ailes, emportant dans les lignes allemandes
le capitaine von Geyer.

Enfin le commandant monte en voiture. Son auto s'ébranle avec celle des deux officiers qui l'accompagnent et pilotent tout le cortège. Vers quels destins s'en vont ces hommes qui viennent de jouer un si grand rôle? M. Erzberger, sans doute, demeurera ministre. Mais le général de Winterfeldt? mais les autres? Peu nous chaut, au surplus.



GUSTAVE BABIN.



Et, quand il est décidé au mariage, rien ne peut l'en faire changer. M. Briand est à l'occasion un amoureux enquis, d'une verve nouchée toute pleine de charme. Il se

L'entrée, sur la route, de la modeste maison de campagne de M. Briand.

L'homme d'Etat, chez M. Briard, n'est pas différent de l'homme du monde. Il est prudent avec audace et sait corriger par la bonté les impulsions parfois un peu vives de sa

406 107 — N° 2003-2061

L'ILLUSTRATION

16-23 NOVEMBRE 1918



LA LIBÉRATION DE LA SYRIE. — L'escadre franco-britannique à Beyrouth, le 5 octobre.
A gauche : deux torpilleurs français amarrés dans le port ; à droite, deux navires britanniques hors du port. — *Paul Gauthier.*

nature sensible jusqu'à la nervosité et qu'indispose toujours l'injustice ou la crainte haineuse qui sont parfois du milieu parlementaire. C'est pardessus tout un intuitif, et ce don prodigieux et qui ne s'acquiert pas lui a valu d'incompréhensibles réussites avant et pendant cette guerre. Mais il ne faudrait pas croire qu'il s'en tint à l'intuition. S'il a horreur des destins qui se jouent dans les livres égarant loin de la réalité, il ne cesse d'interroger la vie pour fortifier ses indications psychologiques le plus généralement heureuses. Il voit toujours juste, s'il ne lui est pas possible toujours d'agir comme il voit. Nul mieux que lui ne sait à acrocher à ceux qui l'entourent. Sa « mécanique » socratique est d'une rare puissance et il l'applique avec la plus sûre méthode, apprenant toujours tout en causant et ne cessant d'ordonner ce qu'il a appris. Il est toujours prêt à parler sans notes, car, dans son cerveau en constant travail, les idées sous se lasser se posent et s'opposent selon le rythme même de la vie. Il n'est si près des foules que parée que ses sensibiles antennes le préviennent à tout moment des moindres variations de l'atmosphère politique et de tous les mouvements de l'âme populaire.

A certaines heures — celles que nous vivons sont de celles-là — le peuple atteignant au sublime sait réparer en un moment de chaud enthousiasme toutes les petites et grandes injustices dont il a pu se rendre coupable dans le tumulte de ses passions. Il acclame Clemenceau, le grand vieillard plein de foi patriotique et de courage civique, comme le libérateur du territoire, mais il n'oublie pas non plus M. Briand. Il l'a appelé l'autre jour auprès de lui au péril de la Chambre pour le salut de ses vœux comme l'un des meilleurs serviteurs de la Nation. N'est-ce pas lui qui a préparé, en effet, la voie où s'avance aujourd'hui glorieusement notre France victorieuse ? C'est en 1914 que, ministre de la

Justice, M. Briand fut débauché, par une intervention obstinée et pressante, de Paris vers la défense coûte que coûte ! La bataille de la Marne récompensa sa clairvoyance et son patriotisme. C'est en 1915 qu'il préconisa l'opération de Salonique. D'abord ajournée malgré lui, elle est bientôt reprise comme la seule susceptible de détruire en Orient le plan allemand. La Roumanie peut venir en guerre. L'histoire dira par quelles suites de circonstances son intervention ne donna pas les résultats escomptés, mais on peut bien avancer dès cet époque où elle se profilait, elle vint à point relever le courage de la Basse déjà prête à toutes les défaillances. Le front de Salonique n'avait pas été encore pourtant tout son secret. Après de longues mois d'inactivité, il se recula soudain en 1918 pour annoncer la victoire ! C'est en 1916 que M. Briand réunit à Paris la première conférence interalliée. Alors l'unité de front fut décidée et l'Italie déclara la guerre à l'Allemagne. Les grandes offensives devinrent possibles, qui préparèrent l'effondrement ennemi. M. Briand y donna ses soins avec un tact et une autorité qui lui ont valu l'amitié de tous les chefs militaires. A Verdun, il se refusa à l'évacuation et concerta le conseil de guerre qu'il avait assemblé. Ce n'est pas là le moindre service qu'il nous ait rendu.

Que réserve demain à M. Briand ? On le salue déjà dans le public comme l'un des futurs présidents de la Confédération de la Paix. Nous n'avons point l'intention d'en décider, mais au moins avons-nous montré qu'il est parfaitement digne en évoquant tous les souvenirs que recèle la petite maison de Coberon, où l'ancien président du Conseil, après chaque grande œuvre de sa vie publique, aime à venir se confesser en pleine nature de la sincérité de sa conscience.

EMILE BUELL



LA DÉLIVRANCE DE LA SERBIE. — Le général Henry, commandant l'armée française d'Orient, sur le terrain du parc d'artillerie ennemi, à Uskub.

16-23 NOVEMBRE 1918

L'ILLUSTRATION

N° 2003-2061 — 407

LA JOURNÉE DU 11 NOVEMBRE À PARIS

Le temps était léger et frais avec un peu de brume. Depuis son réveil, Paris attendait la nouvelle. Il ne montrait aucune inquiétude, ni impatience. Imaginez des enfants qui savent que leur mère est guérie, qu'ils n'ont plus à attendre devant la porte de sa chambre, mais qui, cependant, ont besoin de voir et d'entendre le médecin avant de se disperser. Dans tous les bureaux et magasins on guettait le premier signal. Des coups de téléphone informaient bientôt les directeurs des journaux et des banques. Mais la foule attendait une confirmation visuelle. Vers 10 heures, la nouvelle apparut en affiches claires aux façades de l'Éclaireur de Paris, du Figaro, du Matin. Dans la brume, le canon tonna et les cloches sonnèrent comme au matin de l'Éclair. Aussitôt, Paris se couvrit de drapeaux et les boulevards et les rues devinrent un préau de réjouissance. Les passants couraient, comme des écoliers sortent de classe, et ils transportaient la nouvelle. Il y eut là une heure d'ivresse à la joie qui fut inoubliable.

En descendant du centre de Paris déjà bouillonnant, il était encore possible d'observer les sentiments individuels d'allégresse et d'orgueil patriotiques qui devaient dans l'après-midi se fondre en manifestation unanime. Les coups de canon étaient encore lointains — nul cri des journaux ne se faisait entendre. Seules, des automobiles criées de petits drapeaux, frémissantes au vent de leur course, semblaient des étendards officiels. Au seuil des portes, les gens de maison regardaient les longues avenues comme si le Miracle allait y apparaître sous une forme réelle. Aux fenêtres, des viroges de femmes regardaient des sourires intérieurement qui se précisaient lorsqu'un passant souriait affirmativement. Alors, les rideaux retombaient et l'on devinait



Un auto-canon américain pris d'assaut, boulevard Montmartre.

qu'une grande joie était entrée dans la maison inconnue. La solidarité qui liait toute la ville aux soirs du bombardement par les gothas s'affirmait d'une manière plus discrète, plus délicate. On se comprenait sans se parler, reliés par ces antennes invisibles que Maurice Maeterlinck attribue à nos sensibilités.

Dans les quartiers populaires, la communication était plus rapide encore, plus



Soldats français entourés par la foule sur le boulevard des Italiens.

brutale. Les uniformes et les ateliers se valaient comme les écoles et les magasins. Les flots des ouvriers et des ouvrières montaient ainsi qu'une marée sur les grands boulevards. Ont cortèges se formaient pour se fondre. Des tambours et des trompettes sortaient en même temps que les drapeaux. Avec la foule, la *Marseillaise* s'élevait dans les rues : le jour de gloire était arrivé.

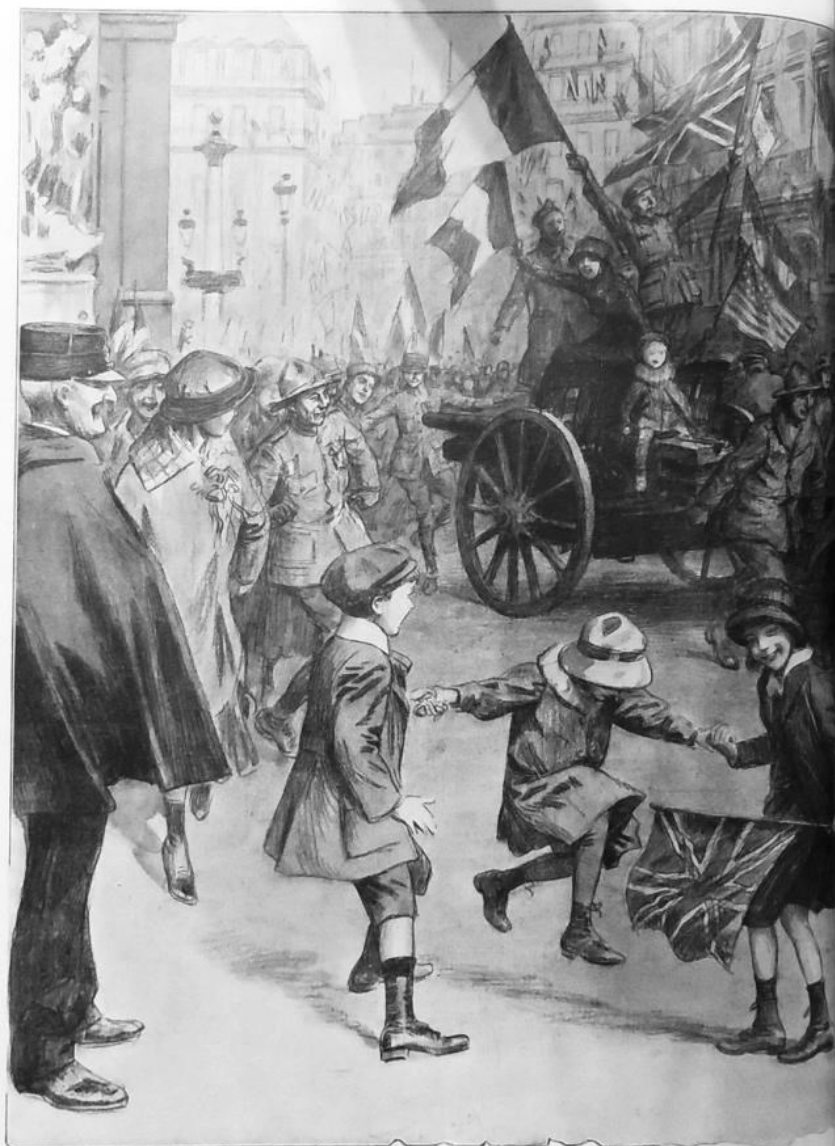
Les soldats devaient être les héros de cette fête. On embrassait ceux qui se trouvaient dans les rues, par amour de ceux qui venaient de s'arrêter, là-bas, leur front fumant. Ils se précipitaient aux cortèges lorsqu'ils ne les conduisaient pas. On allait en cortège ! Aux jours de fête, la foule court à un but déterminé. Elle s'assemble pour voir un drapeau de M. Clemenceau, l'escorte d'un souverain, un régiment avec ses bandes. A cette fête du 11 novembre, elle savait qu'elle ne verrait rien que sa propre joie. Chacun aurait pu rester immobile et aurait eu le même spectacle intérieur. Cependant, chacun avait le besoin de dépenser son allégresse, d'affirmer son enthousiasme. Fût-ce d'un objectif à atteindre, on ne laissait aller au hasard des remous populaires. Nécessité physique de se débattre, de se débattre, — de vivre !

Cependant, place de la Concorde, les troupes réunies à l'occasion de l'Empireur de la Libération attiraient le flot à chaque heure plus dense et plus joyeux. On improvisait une sorte de triomphe selon la mode romaine. Les canons allemands étaient les « captifs » ; on riait d'eux ; on les traitait joyeusement. Ils servaient d'estrades à des orateurs infatigables. Puis, cette réjouissance laissée aux nouveaux arrivants, les promeneurs revenaient sur les grands boulevards qui s'illuminaient pour la première fois. Le palais archaïque des soldats américains apportait au tremblement de la foule parisienne la surprise des coups de affût, les dédications des pèlerins. Et tandis que la rue retrouvait la lumière et l'animation des jours de paix, les fenêtres et les balcons se pavosaient de nouveaux drapeaux arborés à prix d'or, car les fabricants étaient en retard sur les vainqueurs. Les restaurants et les cafés, qui avaient le droit de rester ouverts jusqu'à 11 heures, étaient plus animés encore qu'aux soirs de réveil. Le champagne remplissait les verres et les convives ne cessant de se lever chaque fois qu'on chantait la *Marseillaise* et les hymnes nationaux des peuples alliés. Des mondes entraînés et relégués de rose et de ciel les cafés et les boulevards. En la même gaieté qu'aux premières heures où la nouvelle avait été annoncée rayonnait dans la nuit. Il n'y eut aucune rixe, aucun malentendu. La police, aux oreilles, n'avait qu'à approuver. Lorsque les lumières furent éteintes, elle n'eut pas besoin d'intervenir à la façon débonnaire des veilleurs de nuit : Paris s'était endormi, très sage, avec son sourire du matin.



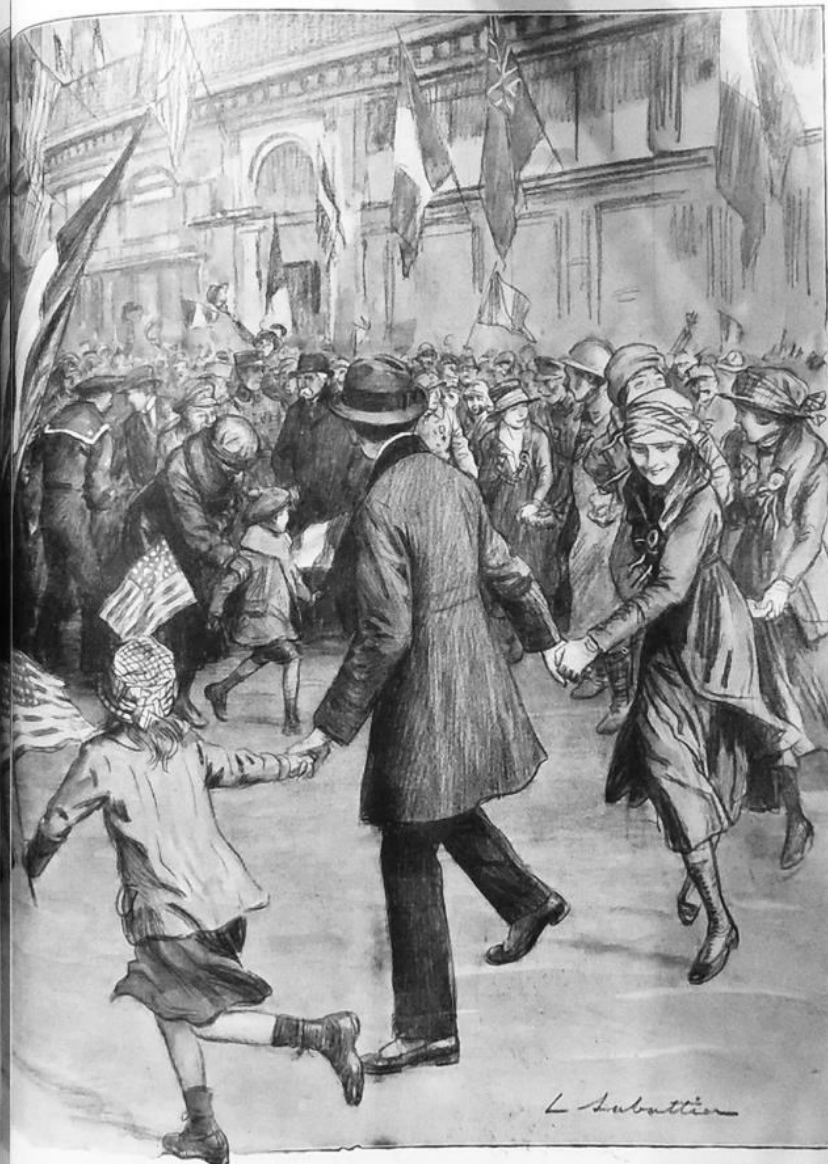
Aspect de la Place de l'Opéra dans l'après-midi du 11 novembre

408 — L'ILLUSTRATION



LA JOIE DE PARIS. — Les trophées de la place de la Concorde, des canons de campagne allemands

Dessin de



L. Sabattier

de fort calibre, sont trainés sur la place de l'Opéra et les boulevards, au milieu des farandoles (11 novembre).

L. SABATTIER

470 — N° 250-201

L'ILLUSTRATION

16-23 NOVEMBRE 1918



L'appariteur de Rivesaltes lisant le télégramme annonçant l'armistice.



Les Rivesaltes devant la maison natale du maréchal Joffre, le 11 novembre.

AU VILLAGE NATAL DU MARÉCHAL JOFFRE, DANS LES PYRÉNÉES-ORIENTALES

AUX PAYS
DE JOFFRE ET DE FOCH

La première nouvelle de l'armistice devait provoquer une particulière émotion dans deux petites villes françaises : celle où naquit le maréchal Joffre, dont la victoire du début de la guerre rendit possible la victoire finale, celle où résida, dans la vieille maison familiale, la sœur du maréchal Foch. Un de nos correspondants se trouvait à Rivesaltes, le 11 novembre ; il alla, le lendemain, à Valentignas, et il nous communique ainsi ses impressions en même temps que ses photographies :

Rivesaltes, 11 novembre.

Aux appels sonores du clairon de ville échantonnant le bourdonnement joyeux de la vieille tour de l'Hôtel, les Rivesaltes sortirent dans les rues. L'appariteur, François Capillière, escorté d'un clairon et précédé d'un poulx agitant un grand drapeau tricolore, se dirigeait, de la mairie, vers la rue des Orangères pour s'arrêter devant la modeste maison où, voilà bientôt soixante-sept ans, naquit Joseph Clément Joffre. Heureuse pensée que de venir lire d'abord sur le mur de la maison natale du glorieux vainqueur de la première bataille de la Marne la dépêche annonçant que l'Allemand, définitivement vaincu, avait capitulé.

D'une voix de stentor, après quelques vigoureux coups de langue du clairon, l'appariteur lut le petit papier qu'il tenait. Puis, agitant en cascade, il ponctua son attention par un cri : « Vive la République ! », auquel répondirent comme un seul les voix des braves Catalans : « Viva les nôtres Joffré ! »

Tandis que, par toute la ville, l'appariteur continuait sa triomphale promenade, une dépêche, rédigée en toute hâte, était adressée au maréchal Joffre :

« Les habitants de Rivesaltes, à l'heure historique de la Victoire, adressent à leur glorieux compatriote, monarque le maréchal Joffre, l'hommage de leur affection



A VALENTIGNAS (HAUTE-GARONNE). — La maison de famille du maréchal Foch.

Phot. prise le 12 novembre.

et de leur reconnaissance. Ils saluent en lui le chef énergique qui, en arrêtant sur la Marne la ruée des Barbares, sauva leur civilisation. Ils voient en lui le premier artisan de la libération du territoire et associent, dans leur commune admiration, les noms à jamais immortels de Joffre, Foch et Clemenceau ».

Devant la maison natale du maréchal, une manifestation fut improvisée. On décora les murs avec du feuillage et des fleurs en papier, des musiciens vinrent jouer la Marseillaise et les hymnes alliés, et plus de 2.000 Rivesaltes, massés dans l'étroite rue, acclamèrent leur compatriote, le glorieux fils du tonnelier.

Valentignas, 12 novembre.

Le bureau de poste était fermé hier à Valentignas. C'est par le bourdon de l'église de Saint-Gaudens que les Valentinois apprirent, vers midi, la conclusion de l'armistice. Le maire fit aussitôt sonner les cloches de son église, répondant que les villageois — ou plus exactement les villageoises — car à Valentignas il ne reste guère que des femmes, arrivaient instinctivement devant la claire maison de la famille Foch. Blés Gaudens, la sœur domestique de M^{lle} Eugénie Foch, la sœur du maréchal qui habite la maison léguée par l'arrière-grand-père, Dominique Foch, arborait un immense drapeau tricolore au lieu de la façade. Pour les Valentinois virent décorer le porche de la maison avec du feuillage, des drapeaux et des lanternes. La maison fut « fleurie », comme on dit dans le pays, et une banderole fut tendue, portant cette inscription : « Hommage des Valentinois à leur illustre compatriote, le maréchal Foch ».

A l'entrée du village, un rustique arc de triomphe fut érigé, et c'est de là que, le soir, partit la verveuse aux bandes qui s'en alla jusqu'à la « maison Foch ».

Fort joyeux dans la soirée, les villageois dansèrent et chantèrent... sans musique, dans le roulement des flammes de leur gale et les détonations des pétards.

HENRY CONDRA

L'ILLUSTRATION

« ON LES A ! »
Dessin de GEORGES SCOTT.



L'ÉPOUVANTE
Composition de GEORGES SCOTT.

L'ILLUSTRATION



MERCI !

Dessin de L. SABATTIER.

16-23 NOVEMBRE 1918

L'ILLUSTRATION

N° 3021-3022 — 416

TRENTE ET TRIESTE ITALIENNES

Dans la joie commune de la victoire, la France et l'Italie vibrent à l'unisson; Trente et Trieste sont défrichées en même temps que Strasbourg et Metz; les deux seules latines ne se sont jamais senties plus près l'une de l'autre. Quelques-uns de nos amis d'Italie se sont pourtant émus de la publication, dans L'Illustration du 9 novembre, d'une carte ethnographique de l'Autriche-Hongrie qui semblait ne pas tenir un compte suffisant de toutes les revendications italiennes. Cette carte ne faisait que reproduire les données connues sur la répartition des populations d'après leur langage, et ses dimensions restreintes — nous nous en excusons — ne permettaient pas une grande précision. De plus, par suite d'une respectable erreur de dessin, le Bas Isonzo n'était pas compris parmi les territoires de langue italienne. Nous ne saignons certes pas cependant à contredire que Gorizia fut une ville italienne, au même titre que Trieste.



Les territoires occupés par l'Italie, en vertu de l'armistice du 29 octobre.

Nous publions aujourd'hui une nouvelle carte sur laquelle un gribouillage indique les territoires que nos alliés occupent en vertu de l'armistice du 29 octobre, mais qui ne seront exactement délimités que par le traité de paix.

Des lettres que notre correspondant en Italie nous a adressées de Trieste, le défaut de place ne nous permet, à notre vif regret, de reproduire aujourd'hui que de courts fragments.

Pendant trois ans et demi, Trieste, frémissante d'impatience et d'espoir, a vainement porté ses regards sur la route napoléonienne descendant de l'Hermada et vers l'horizon bleu de la mer de Venise. Aujourd'hui, les rumeurs vagues, qui parcourent la grande cité irrédentiste depuis plusieurs jours, se précisent brusquement : la Riviera française sur tout son cours, Conegliano, Vittorio, Belluno sont libérés; les Italiens sont aux portes d'Udine; bientôt, le tricolore de Savoie flottera à nouveau sur le château de Gorizia. La flotte autrichienne de Pola n'existe plus; les autorités impériales l'ont abandonnée.

« L'heure est venue », tel est le mot d'ordre qui, spontanément, circule de bouche en bouche. Et, le 30 octobre au matin, malgré les patrouilles autrichiennes qui parcourent les rues, des groupes se forment, descendent avec animation. Peu après midi, un petit cortège de jeunes gens résolus sort à l'improviste du Caffè degli Spechi, précédé d'un grand étendard vert-blanc-rouge déployé. C'est le signal de la rébellion générale, l'étincelle mettant le feu aux poudres. En un clin d'œil,



L'occupation italienne de Lissa (1 nov.) : une compagnie de débarquement remorquée à terre.

d'autres tricolores apparaissent, hissés aux fenêtres aux cris de : « Vive l'Italie ! » ou portés par d'autres groupes qui, de la grand'place, rayonnent dans les rues adjointes. Hier, le peuple — hommes, femmes et enfants — se porte sans hésitation vers la demeure de l'avocat Valerio, le syndicat italien de Trieste, destitué de la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche. « Nous voulons notre maire. Et que se soit le premier de Trieste italienne ! »



Le premier syndicat de Trieste italienne salue le général Pettiti di Rereto venu déposer à San Giusto les ex-voto de la victoire.

M. Valerio, qui apparaît au balcon, exprime des vœux chaleureux pour la ville libérée. Puis la foule gravit lentement la colline de San Giusto afin d'y consacrer son geste; l'étendard vert-blanc-rouge est hissé sur la tour aux applaudissements du peuple et, pendant une demi-heure, la grande cloche historique annonce, avec une solennité grave, la rédemption de la cité martyre.

Appelés par le Comité de salut public de Trieste, les transports italiens chargés de troupes marchent sous bonne escorte. Ils sont précédés de trois contre-torpilleurs, dont l'un l'Audace, à sa tête le général Carlo Pettiti di Rereto et son état-major. A plusieurs reprises, le long cortège doit ralentir son allure pour permettre aux dragueurs de pêcher les mines flottantes dont l'Adriatique est infestée. Enfin, le châteauneuf de Miramare, qui semble émerger des eaux, se dessine dans le fond violacé des monts. Et Barcola apparaît à son tour, puis les premiers palais, le vaste port de Trieste, majestueux amphithéâtre malheureusement voilé par le brouillard.

Une émotion joyeuse étreint tous les cœurs, étonnant grandement à mesure que l'on se rapproche de la rive qui offre un spectacle extraordinaire : il semble que les 120.000 habitants qui comptent encore Trieste se soient donné rendez-vous sur les mules et les quais, sur les terrasses et aux fenêtres des grands édifices voisins du port. Lorsque l'Audace aborde au môle de San Carlo, un véritable hurlement s'échappe de toutes les poitrines : « Evviva l'Italia ! » Et la foule pleurant, gesticulant, se rue vers la passerelle où est apparue l'imposante stature du général Pettiti qui tente vainement de réprimer son émoi.

Enfin, frappant du pied le sol, il s'écrie d'une voix tonnante : « Au nom de S. M. le roi d'Italie, je prends possession de la ville de Trieste. » Un nouveau cri formidable, prolongé, publiciste magnifique, court dans la multitude : « Vive l'Italie ! Vive le roi ! »

A peine le général a-t-il posé le pied à terre qu'il est entouré, serré de toutes parts; chacun veut le voir, chacun veut le toucher; en un clin d'œil il est couvert de fleurs; les femmes lui baissent les mains et les plis de sa capote. Tous les officiers et les personnages de sa suite, et jusqu'aux simples soldats, reçoivent un accueil également chaleureux. Au milieu des embrassades et des serrements de main, ce sont toujours les mêmes exclamations : « Vive l'Italie ! » — « Vive le bienvenu ! » — « Enfin, vous voici... qu'il y a longtemps que nous vous attendions ! »

Comment le cortège officiel parvient-il à gagner le palais du gouvernement, c'est une chose impossible à décrire. Le foule a envahi la Piazza Grande. Le général Pettiti apparaît alors au balcon : « Citoyens de Trieste, dit-il d'une voix puissante, l'accueil que vous avez fait à nos troupes est digne de votre grand cœur; je vous en remercie et vous salue au nom de l'Italie et de notre roi. Je vous apporte le salut de l'armée qui a généreusement sacrifié son sang pour réaliser le rêve d'un siècle. Ma tâche sera bien facile avec un peuple comme le vôtre. Je vous invite à crier tous avec moi : Vive le roi, vive l'armée, vive l'Italie ! »

Une nouvelle et formidable ovation répond au général, qui reçoit ensuite, dans le grand salon, diverses délégations. Après quelques paroles d'un officier tridentin, le conseil national yougo-slave vient aussi présenter ses hommages.

« Trieste » redonne. « Paroles si sublimes, si douces à l'oreille de tout patriote italien qu'il lui faut les répéter mille fois avant de se convaincre de leur véracité. Trieste redonne, c'est l'attachement du vœu le plus cher, le plus ardemment caressé par la jeune nation italienne depuis le jour même de sa fondation. Et, pour le peuple vaillant du grand port adriatique, c'est le couronnement glorieux, presque inspiré, d'une longue période de souffrances et d'oppression, c'est l'aube d'une ère nouvelle, l'ère de liberté et de paix bienfaisante qu'il n'a jamais connue.

THÉODORE VAUCHER.



Réception du général Pettiti di Rereto à Capo d'Istria.

476 — N° 2020-2061

L'ILLUSTRATION

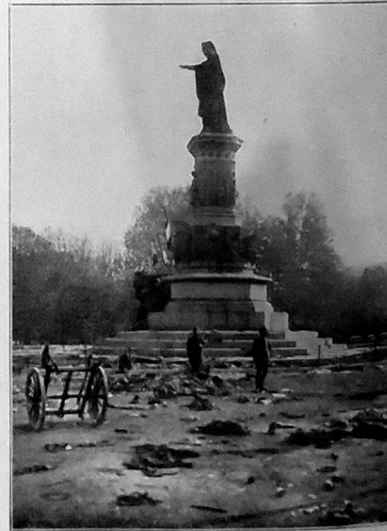
16-23 NOVEMBRE 1918



Le drapeau tricolore italien (vert, blanc, rouge) flottant sur la tour du château del Buon Consiglio, quelques heures après l'évacuation de la ville par les troupes autrichiennes, le 3 novembre.



Cantonnement de cavalerie italienne devant la vieille tour de l'Horloge.



Les vestiges de la fuite autrichienne, autour du monument du Dante.

TRENTE ITALIENNE
Revue par R. H. Mancini, Italienais

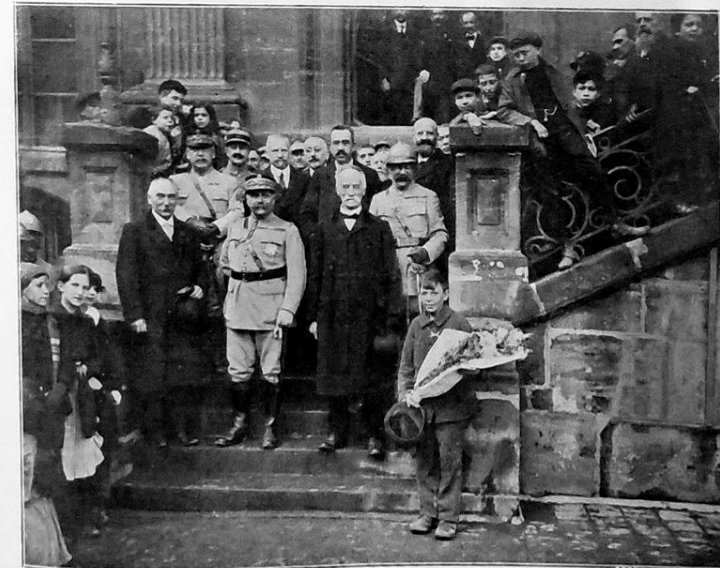
16-23 NOVEMBRE 1918

L'ILLUSTRATION

N° 2020-2061 — 477



Place Ducale : le général Guillaumat remet la Croix de guerre au drapeau du 117^e.
Au centre de cette place, qui date du début du règne de Louis XIII, statue de Charles de Gonzague, fondateur de la ville.



Le général Guillaumat et les autorités civiles devant la mairie.

LA DERNIÈRE VILLE FRANÇAISE RECONQUISE PAR NOS ARMES. — Entrée du général Guillaumat, le 12 novembre, à Charleville, qui avait été réoccupée, le 9, par les troupes françaises.

16-23 NOVEMBRE 1918



Couverture de l'Illustrierte Zeitung du 31 octobre.

L'ANGOISSE ALLEMANDE
A LA VEILLE DE LA CAPITULATION

EN FEUILLETANT LE DERNIER NUMÉRO DE L'ILLUSTRIERTE ZEITUNG

Un de nos confrères demandait, ces jours derniers, pourquoi l'on n'autorisait pas, dès maintenant, la lecture des journaux allemands en France. « Toutes les raisons, disait-il, qui pourraient s'opposer à ce que nous lussions librement la presse allemande n'existent plus; toutes les raisons contraires sont bonnes, exactement comme avant août 1914... et même meilleures. »

Les Français qui ont eu entre les mains le numéro de l'Illustrierte Zeitung, daté du 31 octobre dernier, partageront cette opinion. Il suffisait, en effet, de feuilleter le grand magazine de Leipzig pour deviner immédiatement l'apocalypse inéluctable des grands coups de théâtre qui allaient bouleverser l'Empire et hâter le dénouement de la tragédie mondiale : ce fascicule jouait le rôle d'un programme analytique distribué aux spectateurs du drame pour leur en faciliter la compréhension!

Tout, dans ce numéro, est révélateur. Pour la première fois, depuis la création de la collection de guerre — ce numéro est le *Kriegsummer* 222 — le journal a déposé cet uniforme militaire, que nous avons décrit (même le 26 octobre 1917) cette armure belliqueuse qui lui servait de couverture. Plus de symboles agressifs, plus de décoration menaçante : canons braqués, panoplies d'armes, torches fumantes, cathédrales en ruines, bombes, grenades, torpilles et monogrammes impériaux. Le papier n'a plus cette couleur métallique, ces reflets de bronze et d'acier qui donnaient à chaque exemplaire le caractère d'une arme ou d'un projectile et révélait une propagande plutôt forgée qu'écrite. La couverture est en fort papier blanc, — blanc comme le drapeau qu'on allait déployer la semaine suivante. Elle est ornée d'un dessin étrange. Sous une palme funèbre gît un cadavre aux mains crispées. Le temps a laissé tomber sur lui sa faux sanglante et son sablier qui se renverse à ses pieds. Et l'on voit une colombe, tenant en bec un rameau d'olivier du plus beau vert, ouvrir ses ailes et s'envoler vers le ciel. Une inscription en caractères gras entoure ce singulier tableau : *Durchhalten oder Untergehen. Teufel oder Sombler!*

Cette inscription ne précise pas le sens de la composition allégorique. Qu'a voulu suggérer le dessinateur? Ce sablier renversé, cette faux dont le manche traverse la vision et sépare les deux symboles superposés de la Guerre et de la Paix, semblent indiquer que les temps sont révolus, que l'heure des sacrifices sanglants est passée et que, grâce aux héros immola, l'ère pacifique va s'ouvrir. L'auteur a-t-il voulu, au contraire opposer ces deux images en criant à ses compatriotes : vous avez le choix entre ces deux destins! Tenir, et entrer ainsi dans la paix béatifiante, ou devenir semblables à ce cadavre que la faux de Saturne vient d'abattre!... La pensée demeure obscure, mais

16-23 NOVEMBRE 1918

la devise indique nettement l'abandon de toute orgueilleuse illusion. L'Allemagne avoue qu'elle est menacée de mort et n'a plus d'autre ambition que de rassembler ses forces pour une résistante désespérée. Son idéal unique est de se cramponner au bord du précipice pour ne pas rouler dans l'abîme.

Tout le numéro confirme cette impression. C'est un immense cri d'alarme, une haute clameur d'angoisse. « La patrie est en danger! » Un pessimisme amer se dégage de chaque dessin et de chaque article. Le ton est si lugubre, si désabusé, si funèbre qu'on s'étonne d'abord que la censure ait autorisé ces lamentations publiques. Et puis on comprend, peu à peu, que cet écho de tristesses répond peut-être au secret désir de galvaniser le sentiment national affaibli. On sortit le tableau, on multiplie les descriptions tragiques pour provoquer un sursaut désespéré du patriotisme assoupi. « Si vous ne tenez pas, l'Entente entrera chez vous; elle mettra tout à feu et à sang, massacra, l'enfermera, enfants et vieillards brûlera vos villes, dévastera vos campagnes, vous ruinera, vous affamera et vous réduira en esclavage. Voyez ces tableaux effrayants ce fleuve de sang qui va vous noyer, voyez — humiliation suprême — ces forces pousseuses armées de foudres qui chassent devant eux ce misérable troupeau de travailleurs allemands; voyez ce que vous attend demain si vous cédez à votre lassitude! » Tel est le langage de cette revue semi-officielle; ne trahit-il pas l'inquiétude mortelle des classes dirigeantes à l'égard des forces morales du pays? Le peuple allemand semble être devenu un salaud démentiel qu'il faut menacer de Croquemitaine pour l'arracher à son désespoir et à sa prostration. L'impudeur de ces adjurations et de ces menaces révèle une terrible faillite des énergies.

L'affolement est tel que cette propagande désespérée atteint à la plus pathétique hyperbole. C'est bien de l'arrivée de l'Ogre qu'on menace la pauvre Germania terrorisée. Si elle jette un coup d'œil sur ces tableaux sinistres elle pourra s'écrier comme un de nos héros de comédie : « Mais, il n'est question que de ma mort-là-dedans! » Et, en effet, on ne lui laisse pas beaucoup d'illusions sur le sort qui l'attend. Ici, c'est une vision de cauchemar : le peuple allemand représenté par un homme nu au visage crispé, aux muscles contractés, l'arc-bouté désespérément au sol pendant qu'un pied monstrueux, gigantesque, hallucinant, celui de l'Entente, écrase sa nuque et l'enfoncé dans la boue! Là c'est un dieu Mars, au visage farouche, qui obéit le ciel contre le son geste de mort, au-dessus d'innocents villageois bavarois ou saxons paisiblement occupés aux travaux des champs, et met le feu à leurs demeures. Plus loin, une équipe d'ouvriers allemands, conduite à la cravache, va reconstruire les villes saccagées de la Belgique et du Nord de la France. Plus loin encore, des prisonniers de guerre sont brûlés par



16-23 NOVEMBRE 1918

L'ILLUSTRATION

N° 2602-2981 — 479

les coloniaux et vont mourir lamentablement dans un sanatorium helvétique! Les ornements décoratifs de la mise en page sont des hommes chargés de chaînes et des femmes en pleurs. Et on est allé chercher au musée de Leipzig un tableau de Hubert Herkomer représentant une tribu d'émigrants grouillant dans un baraquement au milieu de ses bardes et de sa marmaille, pour illustrer : « Voilà ce qu'on nous souhaite! »

Les articles sont sur le même ton : « Redoutez la fureur sauvage des envahisseurs! Les troupes de couleur vont tout exterminer chez nous! L'Allemagne sera rayée de la liste des peuples. On veut nous anéantir. Notre commerce ne se relèvera jamais! L'Angleterre a juré notre perte. » Et ce sont de tous côtés des appels à la pitié : « Pauvre Allemagne! Il ne faut pas que ton génie disparaisse de la terre. Ce serait une perte trop cruelle pour le genre humain. Car nous sommes le peuple le plus religieux, le plus droit, le plus juste et le plus cultivé d'Europe. Nous avons fondé notre politique sur le droit. Notre défaite serait



Dessin publié par l'Illustrierte Zeitung, le 31 octobre, avec cette légende : « Comment les Alliés comprennent la remise en état de la Belgique et du Nord de la France. »

un grand malheur pour l'humanité. Mais nous espérons que l'esprit saura dompter de la matière! »

La défaite de l'Allemagne, dit-on également aux ouvriers, serait la négation des grands progrès sociaux qui préparent votre bonheur! (Ce serait la misère et la maladie, déclare-t-on aux paysans. Ce serait la vie trop chère, rendue-on aux petits employés. Ce serait la ruine de vos affaires, apprend-on aux commerçants et aux industriels... Car chacun place son patriotisme où il le peut, et il s'agit de trouver le point sensible de chaque catégorie de patriotes. Et la hantise maladroite de l'invasion et de l'expulsion se retrouve jusque dans un conte de Hans Natonek où l'on voit un brave bourgeois de Francfort faire un rêve atroce — les Alliés franchissant le Rhin en trois endroits, la cathédrale de Cologne bombardée et à demi écroulée, Essen évacuée, toutes les communications coupées... — et panteler longuement en assistant au martyre de son pays, jusqu'à l'heure où le réveil vient le démentir, en lui laissant un frisson de rétrospective épouvante!

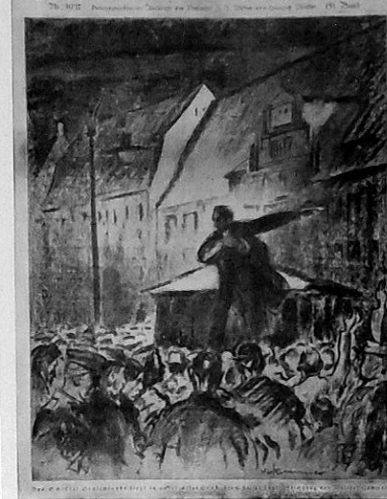
Réfin, un document caractéristique achève de donner à ce numéro toute sa valeur psychologique. C'est une composition de Walther Hammer reproduite en première page et représentant une foule assemblée dans un carrefour. C'est la nuit; le ciel est menaçant; les maisons sont aveugles. Une lampe à acétylène un rayon cru sur les têtes et les épaules serrées des assistants. Il y a là des ouvriers, des femmes du peuple, douloureuses, des soldats désarmés, des blessés pansés, des vieillards accablés. Ils boivent les paroles d'une sorte de rhéteur populaire, d'un orateur des rues, monté sur quelque borne, qui tend le bras d'un air tragique; le vent rebrousse ses longs cheveux (on tient à préciser que c'est un intellectuel : il n'est pas tordu à la prussienne) « Je fais flotter



« Si... » — Composition publiée par l'Illustrierte Zeitung, le 31 octobre.

« Qui Dieu protège nos boyers! »
D'après l'Illustrierte Zeitung, le 31 octobre 1918.

Illustrierte Zeitung



Le « Grand Soir », en Allemagne.

Première page de l'Illustrierte Zeitung, le 31 octobre.

les pans de sa redingote. Et il crie : « Le sort de l'Allemagne est dans les mains de nous tous! Il n'est plus question de la protection du vieux Dieu, du génie de l'Empereur, du talent d'Hindenburg, de l'invincibilité de l'épée allemande! On ne voit pas d'officier triomphant (pour la première fois, peut-être depuis la guerre, on ne découvre pas, dans ce numéro, une seule silhouette de chef militaire!), pas d'armes, pas d'uniformes éblouissants. L'armée n'est représentée que par ses épaves, des blessés dont la tête entourée de pansements se courbe avec tristesse! Toute la composition orageuse est traitée dans une note de terreur et de menace : c'est vraiment le vent du Grand Soir!...

Pour qui ignore pas le caractère et la tenue d'une publication comme l'Illustrierte Zeitung, un numéro comme celui-ci est un document d'une rare éloquence. Il consacre la débâcle du militarisme dans un peuple trompé et ulcéré. Les hommes qui l'ont composé, le mois dernier, avaient déjà déclaré en faillite le kaiser et son état-major. Visiblement, ils ont échappé à leur pouvoir, ils ne cherchent plus à ménager leur amour-propre. Peut-être s'étaient-ils déjà affranchis du contrôle de la censure militaire... On se demande, en effet, comment un officier aurait pu autoriser cette vision d'Allemagne désespérée, ayant perdu la foi dans ses idées et cherchant à fonder sur des bases purement civiles l'édifice du salut national! Quelle est de surcroît lecture pour les junkers!...

Il faut conserver ce numéro instructif et le rapprocher de ceux qui parurent aux époques de succès. Que nos lecteurs se reportent à l'Illustration du 24 août, dans laquelle nous reproduisons un dessin de Felix Schwormstedt qui représentait Guillaume II, devant Solossa, fixant du doigt sur la carte le point où ses généraux devaient écraser l'armée française, et là mesureront le chemin parcouru, en si peu de temps, par l'opinion publique allemande! Nos ennemis sont tombés de haut!

Ne nous étonnons pas de les voir aujourd'hui manifester aussi peu de sang-froid dans le malheur qu'ils en avaient montré dans leur insolente fortune!...



Un ornement typographique sans légende.

480 — *St. 385-19*

L'ILLUSTRATION

16-23 NOVEMBRE 191

UNE GRANDE SEMAINE D'HISTOIRE

LA VICTOIRE DES ALLIÉS

Les jours qui viennent de s'écouler ont apporté à l'Histoire sa plus grande page. Un monde s'est effondré, qui était celui de la violence et de la brutalité. L'orgueilleuse Allemagne a capitulé. Elle a accompli toutes les conditions de l'Éternité victorieuse. Guillaume II a abdiqué. Un vent de révolution a bousculé nombre de royaumes. Ces événements gigantesques, dont le recul du temps accrétera encore l'ampleur, ont été connus au jour le jour, dans une sorte de confusion ardente. Il ne saurait s'agir ici que de rétablir leur ordre et de renouer le fil de leur développement.

LES PARLEMENTAIRES ALLEMANDS CHEZ LE MARÉCHAL FOCH

C'est le 6 novembre qu'un radiogénéral allemand apprenait que les parlementaires avaient quitté Berlin, à destination de front occidental, dans l'après-midi. Aussitôt une conversation par T. S. F. s'engageait entre le haut commandement allemand et les parlementaires. Le général allemand leur expliquait qu'il était transformé la guerre, et aussi renouvelait les méthodes de la diplomatie. Un premier radiogénéral allemand, reçu le 7 novembre à minuit 30, avait le général Pösch qui plus plénipotentiaire avait été nommé par le gouvernement allemand pour négocier la capitulation. Le 12 novembre, à 12 heures, le général allemand, le général Wilson l'avait supplié. Il désignait ces parlementaires : le général d'infanterie von Gündel qui, finalement, ne devait pas être parmi les signataires, le secrétaire d'Etat, le général von Weizsäcker, le général von Fritsch, le général von Engel et le capitaine de vaisseau Vannow. Il demandait qu'un leur fait connaître le lieu où ils pourraient rencontrer le général Pösch. A 1 h 25, le général répondait qu'il était en mesure de présenter aux parlementaires, à travers par radio, le général Pösch. Le capitaine de vaisseau Vannow, à 12 h 50, avait répondu qu'il avait fait savoir que la délégation, composée en tout de dix personnes, y compris le personnel, attendrait les avant-postes français à 13 heures. Le commandement allemand notifiant également qu'il était prêt à négocier la capitulation. Le 13 novembre, à 12 heures, jusqu'à nouvel ordre, afin de faciliter le passage des délégués. Toutefois, à 15 heures, ceux-ci n'étaient pas arrivés. Un nouveau radio allemand excusait leur retard : c'est à 16 heures, à 16 heures, que les parlementaires allemands, les avant-postes à Handberg, à 20 kilomètres au Nord-Est de la Capelle.

De fait, ils y étaient à 21 heures. On a lu plus haut un récit détaillé de leur voyage. Le 8 novembre, à 9 heures, ils avaient avec le maréchal Foch leur première entrevue, dans son train, près duquel on avait garé le leur, en forêt de Laigue. Le maréchal



L'amiral Sir Rosslyn Wemyss, premier Lord de l'Amirauté britannique, qui a signé l'armistice à côté du maréchal Foch.

était assisté de l'amiral anglais Sir Rosely Wemyss et du général français Weygand. Après vérification des pouvoirs des délégués, il leur fut les conditions dont le secrétaire d'Etat Esterlanger, qui présidait la délégation, avait demandé communication. Cette lecture entendue, Esterlanger sollicita, « dans l'intérêt de l'humanité », une suspension d'armes définitive. Le maréchal Foch la lui refusa, en disant qu'elle ne pourrait qu'envenimer la signature de l'armistice. Après avoir délibéré, les parlementaires demandèrent l'autorisation d'envoyer un courrier à Spa, au G. Q. G. allemand. Cette autorisation leur fut accordée et le G. Q. G. allemand fut avisé par T. S. F. du départ de ce courrier, l'officier von Helfdorf. Mais celui-ci éprouva de sérieuses difficultés à traverser les lignes. Son retard motivé un nouvel échange de radio-

télégrammes, où il s'engageait un instant l'éventualité d'envoyer ses déclarations
 courir, par avance. Cependant, dans la matinée du 9, le congrès réussit à
 s'acquiescer à sa mission. Les parlementaires n'avaient plus qu'à attendre pour
 retour. Le maréchal Foch leur avait d'ailleurs donné soixante-douze heures pour
 formuler leur réponse définitive, soit jusqu'à lundi 11 novembre, 11 heures.
 Un radiotélégramme demandait, le 10, à 12 heures, au congrès, s'il acceptait, sur ces entrefaites,
 de se réunir à Spa. Une conférence de presse fut immédiatement tenue à
 Berlin par les secrétaires d'Etat auxquels les conditions avaient été communiquées
 de Spa. Le 10, à 21 heures, ce bref « Nansen » était lancé :

Le gouvernement allemand accepte les conditions qui ont été posées le 3 novembre.
Signé: Le chancelier de l'Empire

Dans la nuit du 10 au 11, les courriers regardant les journaux français. Ils en ont lu des articles sur les autres pays. Il y est une nouvelle entrevue avec le maréchal Foch. Une discussion sans longue s'engage. Quelques conversations de détail furent apportées au texte primitif. Enfin, à 5 heures du matin, les signatures furent apposées au bas du document historique.

Telle fut la succession des faits. Les membres de la députation allemande furent introduits à trois heures dans la salle où se tenait le conseil. Ils furent reçus dans la journée du 11. Avant de quitter la France, ils regardèrent les journaux où ils reconnaissent que, sur quelques points, on avait, sur leur propre parole, fait preuve d'un esprit conciliant ; mais où ils protestèrent aussi contre la vérité de certaines allégués qui racontaient de « jeter le peuple allemand dans l'au-

[illegible]

Les clauses de l'initiative n'ont été connues — du moins officiellement — que le 11 novembre à 16 heures, par une déclaration simulante faite à la Chambre française par M. Clemenceau et à la Chambre des Communes par M. Lloyd George. M. Clemenceau fut alors ensuite lire les conditions au Sénat. Dans un enthousiasme indescriptible, la Chambre vota à l'unanimité la proposition de loi, déjà adoptée par le Sénat, de graver sur toutes les maires et écoles de France une inscription en l'honneur des armées et leurs chefs, le gouvernement de la République, les citoyens Georges Clemenceau et ses collègues, et les citoyens de la patrie. Quant au Sénat, il décida que le buste de M. Clemenceau serait placé, dans une enceinte, à auprès des bustes des grands français qui ont illustré la haute Assemblée.

Aux Etats-Unis, c'est M. Wilson qui a donné lecture des conditions de l'armistice à une séance plénière du Congrès. Il a, à cette occasion, lu un message dans lequel il a célébré la fin des puissances arbitraires et de l'impérialisme, et affirmé sa confiance dans l'esprit d'équité et d'humanité des nations victorieuses.

LES CLAUSES DE L'ARMISTICE

L'armistice a été conclu entre « le maréchal Foch, commandant en chef les armées alliées, stipulant au nom des puissances alliées et associées, assésés à l'amiral Wemyss, premier Lord de l'Amirauté, d'une part; et le secrétaire d'Etat Esterházy, président du délégué allemand; l'envoyé extraordinaire et chargé d'affaires plénipotentiaire comte von Oberdorff, le général d'infanterie von Winterfeldt, le capitaine de vaisseau Vanselow, munus de pouvoirs réguliers et agissant avec l'agrément du chancelier allemand, d'autre part. » Il est daté, sans spécification de lieu, du 11 novembre 1918; à 5 heures du matin, heure française.

Il comporte treize-quatre paragraphes, répartis eux-mêmes en dix chapitres. En voici les clauses résumées:

1. Sur le front d'Occident. — Cessation des hostilités, sur terre et dans les airs, six heures après la signature, soit le 11 novembre à 11 heures. Evacuation immédiate des pays envahis: Belgique, France, Luxembourg; et Alsace-Lorraine, dans un délai de quinze jours, les troupes n'ayant pas alors été retirées étant faites prisonnières de guerre; occupation progressive de ces divers pays par les troupes alliées; rapatriement en l'espace de quinze jours de toute la population civile, comprenant les otages et les réfugiés.

Les troupes allemandes occupent les points stratégiques de la région.

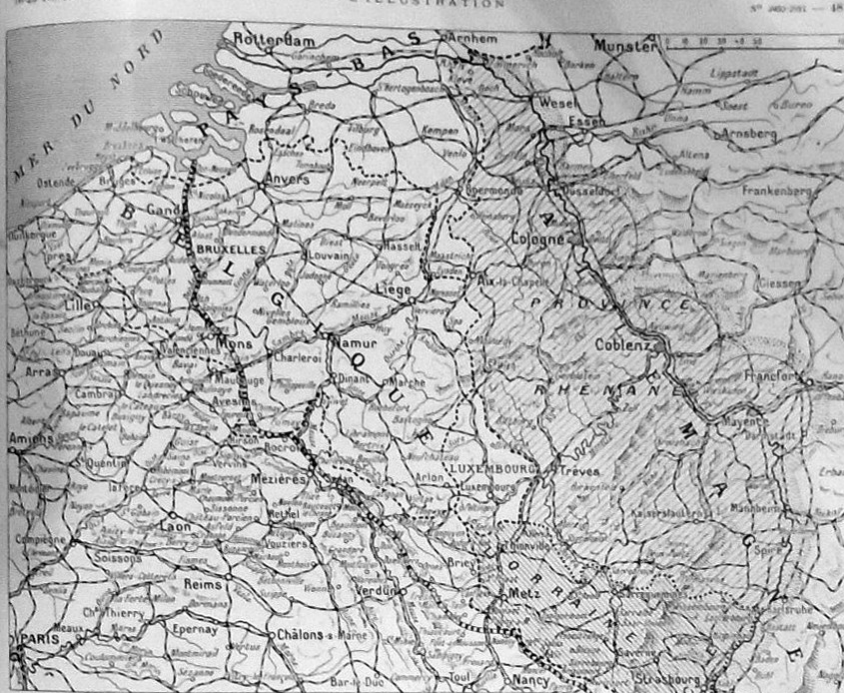
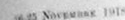
Etablissement d'une zone neutre réservée, de la frontière hollandaise à la frontière suisse, sur la rive droite du Rhin, parallèlement au fleuve et aux têtes de pont sur une profondeur de 10 kilomètres.

Dans les territoires évacués par l'ennemi, il lui est interdit de procéder à des évacuations d'habitants, à des destructions ou dommages d'aucune sorte; il devra livrer toutes les installations militaires et autres, les approvisionnements, vivres, munitions, dépôts destinés à la population civile, etc.

Les voies et moyens de communication de toute nature seront laissés en l'état avec leur personnel militaire ou civil. De même pour les télégraphes et téléphones. Il sera livré en outre 5.000 machines montées et 150.000 wagons, 5.000 camions automobiles dans un délai de trente-six jours. Les chemins de fer d'Alsace-Lorraine dans un délai de trente et un jours, seront livrés avec personnel et matériel, ainsi que le matériel nécessaire à l'exploitation des six lignes du Rhin.

Les prisonniers de guerre seront restitués immédiatement sans réciprocité, compris les prévenus et condamnés. Toutefois le rapatriement des prisonniers allemands internés en pays neutres continuera comme précédemment.

II. Sur les fronts d'Orient. — Rappel immédiat dans les frontières de l'Allemagne, telles qu'elles étaient au 1^{er} août 1914, de toutes les troupes actuellement en Autriche-Hongrie, Roumanie, Turquie, Russie, ces pays étant délimités eux-mêmes, en ce qui concerne cette stipulation, par leurs frontières du 1^{er} août 1914. Rappel des instructeurs allemands et agents civils ou militaires allemands présents en Russie: cessation des démissions en Roumanie et Russie; renvoi aux traités.



Ligne atteinte par les armées alliées le 11 novembre et schéma des clauses territoriales de l'armistice : occupation de la rive gauche du Rhin et de trois têtes de pont, sur la rive droite, de 30 kilomètres de large ; neutralisation d'une zone de 10 kilomètres, en territoire allemand, parallèlement au Rhin et aux têtes de pont (bande pointillée).

de Brest-Litovsk et de Bucarest; libre accès accordé aux Alliés par Dantzig ou par la Vistule, pour ravitailler les pays d'Orient ou y maintenir l'ordre.

III. En *Afrique orientale*. — Evacuation, dans un délai réglé par les Alliés.

IV. *Clauses générales.* — Rapatriement, dans un délai d'un mois et sans réciprocité, de tous les intérêts civils sans exception; réparation des dommages, sous réserve de toutes revendications ultérieures des Alliés; restitution de l'encaisse de la Banque nationale de Belgique, remise de tous documents, espèces, valeurs, touchant aux intérêts publics dans les pays envahis; restitution de l'or russe et romain, qui sera pris en charge par les Alliés.

V. *Classeurs navales*. — Cessation immédiate de toutes les hostilités sur mer; indication précise donnée de l'emplacement et des mouvements des bâtiments allemands; liberté des mers signifiée aux neutres; restitution sans réciprocité alliés ressortissant aux marines de guerre ou de commerce.

Livraison de tous les sous-marins, croiseurs sous-marins, matériel armement et équipement, dans un délai de

Internement des navires de guerre de surface allemands et surveillés par les Alliés. Livraison aux Alliés de 6 croiseurs d'escadre, 8 croiseurs légers, dont 2 sous-marins du type le plus récent, tous les autres navires de guerre de la flotte allemande devront être prêts à quitter les ports allemands.

Droit pour les Alliés de draguer, hors des eaux territoriales des mines et tous les obstacles, dont les plans devront être communiqués à l'Allemagne.

Libre circulation pour les Alliés de la mer Baltique et du Nord-Ouest, à l'exception des zones de mines, des fortifications, ouvrages, batteries et défenses des Allemands du Canal de Danemark, de la mer Baltique et du Nord-Ouest.

Maintien du blocus, avec l'engagement pris par les Alliés de ne pas bloquer les ports allemands.

Groupe ment et immobilisation dans des bases désignées et forces sérieuses allemandes reexportant à la marine.

Evacuation de tous les ports de la zone Noire et remis
de guerre russe.

Rétablissement d'une réciprocité de toute la flotte de commerce où elle se trouve; suppression de toutes les interdictions ou neutres. Défense de transférer aucun navire marchand allié



Le secrétaire d'Etat Erzhanger,
président de la délégation allemande qui
a signé l'armistice.

82 L'ILLUSTRATION



La dernière séance plénière du Conseil supérieur de Guerre, où ont été arrêtés

France : 1. M. Clemenceau, président du Conseil, ministre de la Guerre ; 2. M. Pichon, min. des Affaires étrangères ; 3. M. Klotz, min. des Finances ; 4. M. Leygues, min. de la Marine ; 5. maréchal Foch ; 6. général Bieh, représentant militaire permanent au Conseil sup. de Guerre ; 7. amiral de Bon ; 8. général Weygand ; 9. capitaine Portier, secrétaire ; 10. com. Lacombe, chef d'état-major ; 11. esp. de frég. de Koshlscob ; 12. M. Philippe Berthelot ; 13. off. interprète Martineau ; 14. général Mordant.

Grande-Bretagne : 15. M. Balfour, min. des Affaires étrangères ; 16. Lord Milner, min. de la Guerre ; 17. Sir Eric Geddes, min. de la Marine ; 18. amiral Hope ; 19. général Wilson, chef d'état-major.

Italie : 20. M. Orlando, président du Conseil ; 21. M. Sonnino, min. des Affaires étrangères ; 22. général di Robilant, repr. mil. perm. au Conseil sup. de Guerre ; 23. amiral Grandi.

Extrême-Orient : 24. colonel Hume ; 25. amiral Benham ; 26. général Blum, repr. mil. perm. au Conseil sup. ; 27. colonel Wallase, secrétaire ; 28. général Lochridge, chef d'état-major ; 29. M. Fraser.

Japon : 30. amiral Iida ; 31. M. Matsui, ambassadeur à Paris ; 32. colonel Nagai.



16-23 NOVEMBRE 1918 — 483



...vement les conditions de l'armistice, à Versailles, le 4 novembre 1918.

Belgique : 33. M. Hymans, min. des Affaires étrangères.

Ceex : 34. M. Venizelos, président du Conseil.

Serbie : 35. M. Vessitch, ministre plénipotentiaire à Paris.

Tchécoslovaquie : 36. M. Beneš, délégué.

Une partie des membres du Conseil supérieur de Guerre interallié, ainsi que des conseillers et attachés présents ce jour-là à Versailles étaient en dehors du cadre de cette reproduction, — entre autres le représentant du Portugal, M. Balthazar Rodriguez, ministre plénipotentiaire à Paris, qui se trouvait assis face à M. Benoit.

À l'extrémité de la table longue au bas de la page, c'est-à-dire à la place d'honneur regardant le tableau.

M. Lloyd George, premier ministre de Grande-Bretagne, et M. Bonar Law, chancelier de l'Échiquier, qui avaient participé, les jours précédents, aux travaux du Conseil supérieur de Guerre, n'assistaient pas à cette dernière séance ; ils étaient repartis pour Londres. L'avant-veille, l'amiral Sir Kesteven Wemyss et le field-marshal Sir Douglas Haig n'y assistaient pas non plus. — Le 27, depuis le commandant Moussin commandant le quartier

général du Conseil de Guerre interallié.



L'ABDICTION DE GUILLAUME II ET DE CHARLES I^{er} IV

EN ROUMANIE

ROBERT LAMUEL

C. DE CORTÈSE

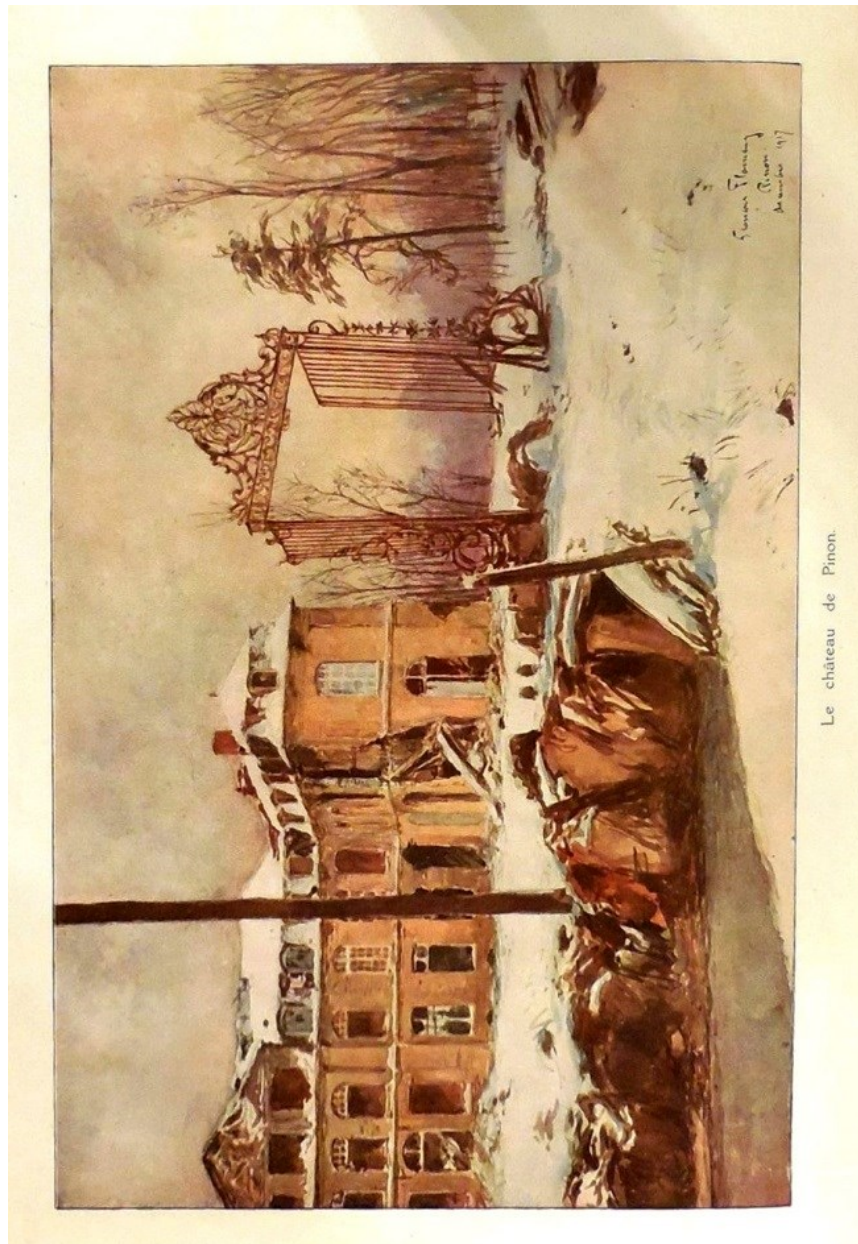
LES CROQUIS DE GUERRE DE FRANÇOIS FLAMENG

[illegible]

Le village de Pinon (décembre 1917)

CROQUIS DE GUERRE par FRANCIS FLAMEN





Le château de Prinon.





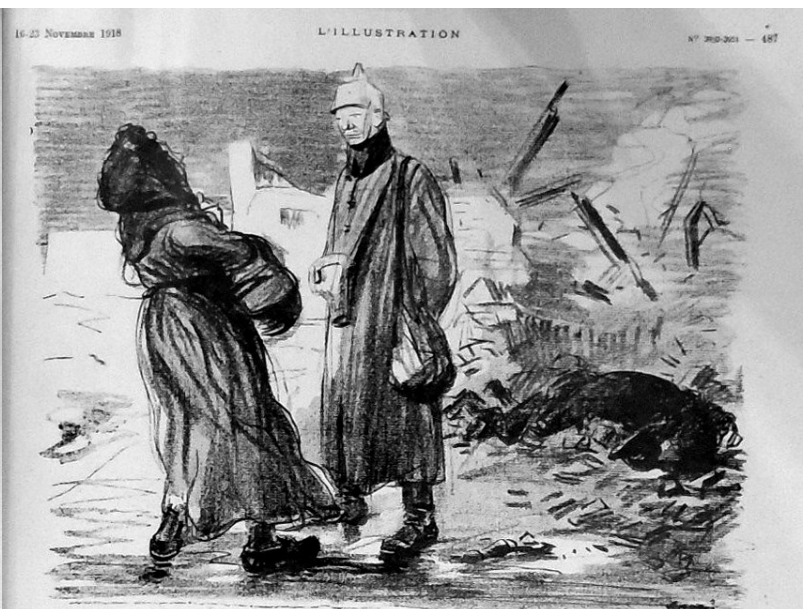
On ne choisit pas sa mère !

(Echo de Paris du 6 mars 1918.)



— Papa sait-il qu'on est vainqueurs ?
DESSINS DE GUERRE D'ABEL FAIVRE

(Echo de Paris du 8 novembre 1918.)



— Mais je vous reconnais ! Vous étiez notre contremaitre...

(Opinion du 2 janvier 1915.)



— Pourvu qu'ils tiennent ! — Qui ça ? — Les civils.
DESSINS DE GUERRE DE FORAIN

(Opinion du 9 janvier 1915.)

